

Q



Lectures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE Page

IDÉAL ET PRINCIPES

Son Éminence le cardinal Villeneuve et les lectures. Paul-A. Martin, c.s.c.	3
Dix années d'action bibliographique La Rédaction	6

ÉTUDES CRITIQUES

Shakespeare et Shakespeare (à suivre) A.-M. Lemoine, Docteur ès Lettres	9
Un mauvais livre : <i>Madame Bovary</i> Jacques Tremblay, s.j.	16
<i>La dame aux Camélias</i> Paul Gay, c.s.sp	19
Les aventures d'Arsène Lupin Guy Boulizon	24
<i>Karl Marx ou Jésus-Christ</i> Rodolphe Laplante	27
<i>L'héritage</i> et autres contes Maurice Blain	30

FAITS ET ENQUÊTES

Une enquête sur les lectures.....	33
Derrière le décor.....	34

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes (Voir liste p. 3 de la couver- ture).....	35
Reuves.....	64

Tome II - no 1
MARS 1947
Montréal



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrines et Droit canonique

Valérien BELANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique de
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,
professeur de Philosophie au Scolasticat des
Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au Grand Sé-
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de Saint-
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège Saint-
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-
Brébeuf.

Technique bibliographique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de *Classification systématique* à
l'École de Bibliothécaires de l'Université de
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

CANADA :

le numéro \$0.25
abonnement annuel 2.50

ÉTRANGER :

abonnement annuel 3.00

FRANCE :

abonnement annuel 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ,
5, rue de Mézières,
Paris (VI^e), FRANCE.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL-1 *PLateau 8335

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides

TOME II

Février, mars, avril, mai, juin,
juillet-août 1947



25 est, rue Saint-Jacques,
Montréal

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Lecture

Page blanche

Son Éminence le Cardinal Villeneuve et les lectures

LA revue *Relations* de février dernier ajoutait au concert universel de regrets qu'a suscité la mort de Son Éminence le cardinal J.-M.-Rodrigue Villeneuve, o.m.i., un hommage particulier « à l'apôtre social dont l'enseignement et le zèle ont contribué si puissamment à la diffusion de la doctrine sociale de l'Église en notre pays. » En raison de la vaste et profonde culture de l'éminentissime prélat et de son zèle apostolique, il ne peut surprendre personne de voir les ouvriers des divers secteurs de la vie religieuse et culturelle des nôtres, déposer sur sa tombe le tribut de leur reconnaissance. A ce titre, le devoir qui nous incombe, à nous, ouvriers du livre, ne saurait être négligé, tant à cause des encouragements répétés de Son Éminence à notre endroit que de ses lumineuses directives.

A l'occasion de la bénédiction de l'immeuble *Fides*, le 28 mai dernier, le Primat de l'Église canadienne prononçait une magistrale allocution sur les lectures.¹ Il y manifestait une telle compréhension, à la fois spéculative et pratique, de ce problème, que nous reconnaissons spontanément dans ses paroles la charte de nos activités en ce domaine. Aussi, est-ce avec la plus vive gratitude que nous nous remémorons quelques-uns des points capitaux de cette leçon doctrinale et de ce programme.

Son Éminence, qui avait mis en lumière la primauté de l'apostolat intellectuel en citant cette parole de saint Thomas : « La charité spirituelle dépasse la charité matérielle autant que l'âme dépasse le corps », développe ce passage topique de *Divini illius Magistri* : « Elles sont donc à louer et à développer toutes ces œuvres éducatives qui, dans une inspiration sincèrement chrétienne de zèle pour les âmes des jeunes gens, s'emploient par des livres tout exprès et dans des publications périodiques, à signaler spécialement aux parents et aux éducateurs les dangers moraux ou religieux, souvent insinués par certains livres ou certaines représentations ; livres et publications qui s'appliquent

¹ Villeneuve (Card. J.-M.-R.), o.m.i., *Le problème des lectures*. Allocution prononcée le 28 mai 1946 à l'occasion de la bénédiction de l'immeuble *Fides*. Montréal, *Fides*, 1946. 27 p. 18.5 cm. Tome II-1

à répandre les bonnes lectures et à promouvoir les spectacles vraiment éducatifs... »

Après avoir rappelé le dévergondage d'une certaine littérature, la campagne de moralité déclenchée dans tous les diocèses de la province et les recommandations du Concile plénier de Québec, « dont les chapitres VIII, IX et X de la IIe partie, au titre VIII, traitent des lectures et des mauvais livres, des bibliothèques, de la presse quotidienne, des publications périodiques ainsi que de la censure des imprimés », le révérendissime conférencier dresse les grandes lignes de l'action qui s'impose pour la diffusion d'une véritable culture populaire chrétienne. L'on peut admirer, une fois de plus, chez le Prince de l'Eglise, une culture marquée au coin de la plus pure sagesse et le sens d'une modernité qui manifeste l'éternelle jeunesse de la vérité vécue.

Puisque la meilleure manière d'honorer la mémoire de ceux que nous pleurons consiste dans la fidélité à leurs exemples et à leurs enseignements, rien ne nous semble plus à propos que de citer quelques-unes des paroles du Cardinal Villeneuve, lors de l'allocution mentionnée plus haut, sur les trois aspects d'un apostolat du livre intégral : l'édition, la bibliographie et les bibliothèques.

« Dans le domaine de l'édition, » proclamait-il, « les problèmes fondamentaux demeurent d'ordre moral et culturel. Il nous semble, par suite, souverainement opportun d'encourager la recherche de formules susceptibles de favoriser la diffusion d'un humanisme populaire chrétien vraiment conquérant. » Des suggestions pratiques suivaient l'exposé de ces principes telles celles, par exemple, de lancer dès « tracts sur les questions d'apologétique » et « des collections de petits romans vifs, bien écrits, honnêtes, adaptés aux divers goûts et aux différents âges ».

Plus loin, le Cardinal soulignait l'importance, pour les prêtres, les parents, les éducateurs et les catholiques militants, de se soucier de la saine orientation des lectures et de leur choix judicieux. « La critique littéraire », disait-il, « est en vogue chez nous, il s'en fait énormément, de la bonne, et de la moins bonne ; mais même lorsqu'elle n'est pas sans valeur, elle se présente en général comme un appendice à des revues qui ont au premier plan d'autres préoccupations et intérêts que de diffuser la bonne littérature. L'absence de publications spécialisées dans ce genre est une lacune qu'il faudrait combler. Ce nous est une singulière satisfaction d'apprendre que Fides, profitant des expériences d'autres pays, lancera bientôt une revue essentiellement critique, un guide pratique qui se proposera, par l'orientation des lectures, de défendre la véritable hiérarchie des valeurs et de travailler à sa réfraction dans la culture des individus et dans la vie sociale. »

Pour ce qui est des bibliothèques, les paroles de Son Eminence sont à la fois une mise en garde et tout un programme. Rien de mieux encore que d'en donner le texte. « Parties intégrantes du système d'éducation, les bibliothèques, par le fait même,

ne peuvent être neutres non plus que non-confessionnelles. C'est pourquoi le manifeste que publiait l'an dernier l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, et qui propose que, dans notre Province, les bibliothèques dépendent, dans le respect des cadres institutionnels de notre système d'éducation, du Conseil de l'Instruction publique, ce manifeste mérite la plus haute approbation.

« Toute l'agitation de la question a eu pour résultat non seulement de rendre plus prudents et de permettre d'élaborer en quelque sorte une charte de nos bibliothèques, mais encore de nous inciter à nous organiser pour la sauvegarde de nos intérêts. Ce disant, nous songeons à la fondation récente de l'Association canadienne des Bibliothèques catholiques, qui arrive, nous semble-t-il, à une heure on ne peut plus providentielle. Il est à souhaiter que cette association représente effectivement bientôt le Canada catholique tout entier, qu'elle soit vraiment canadienne et nous espérons, pour l'obtention rapide de cet objectif, que les bibliothèques et les bibliothécaires catholiques comprendront leur obligation morale d'en faire partie, afin de la rendre puissante et de lui permettre de figurer avec avantage aux côtés des groupements du même genre, malheureusement étrangers à nos convictions religieuses. »

Voilà quelques-uns des points saillants de cette allocution sur les lectures, qui fut l'un des derniers actes publics de celui dont la disparition afflige l'Église entière, tous « les hommes de bonne volonté », le peuple canadien et plus particulièrement les catholiques de la province de Québec. Nous les avons rappelés en hommage à la sollicitude universelle du Pasteur auquel notre apostolat culturel est redevable d'un élan si généreux.

Paul-A. MARTIN, ptre, c.s.c.

Dix années d'action bibliographique

1947 marque le dixième anniversaire de la revue *Mes Fiches*. C'est, en effet, en mars 1937 que cette publication bibliographique et documentaire paraissait pour la première fois. Il convient d'autant plus de célébrer l'événement qu'il marque aussi, en quelque sorte, la naissance de Fides, puisque *Mes Fiches* sont le grain de senevé d'où est sorti ce grand arbre.

Pour raconter cette genèse, rien de mieux que de se reporter au texte d'*Editions et Lectures*¹, publié en 1943 et où l'on esquissait l'historique de nos origines. « La vérité vous rendra libre »², rappelait alors le Rév. Père Paul-A. Martin, c.s.c., directeur-fondateur de *Mes Fiches* et de Fides, au début de cet exposé, et il commentait dans les termes suivants la parole du Maître : « Tout homme qui a expérimenté, dans sa vie, le bien-fondé de cette parole du Christ ressent comme un besoin pressant de communiquer à autrui les lumières acquises aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine profane. Il y a, en effet, tant de joie à se sentir un jour en possession d'une doctrine cohérente en laquelle se rencontrent et s'intègrent le temps et l'éternité, l'humain et le divin, la science et la foi, d'une doctrine qui, mise en pratique, rend réellement libre, donc vraiment homme, qu'il est tout naturel que l'on songe alors à en devenir les apôtres les plus ardents et par les moyens les plus adaptés.

« C'est de cette vérité totale, de cette doctrine d'humanisme intégral chrétien, que se réclament les promoteurs de Fides et c'est par besoin de la répandre qu'ils ont voulu continuer l'œuvre de *Mes Fiches* et en faire un vrai centre d'édition, d'orientation des lectures et d'organisation de bibliothèques. »

Qu'une revue soit à l'origine d'une œuvre comme Fides, le fait n'est pas unique. Parmi les exemples qu'on en peut citer, mentionnons *la Vie Spirituelle* et *la Revue des jeunes* sur lesquelles des services d'éditions se sont bientôt greffés, de même que *la Croix* dont est issue la Bonne Presse, et *l'Action Populaire* qui a engendré les Editions de l'Action Populaire et les Editions Spes. Au Canada même, le cas de Fides n'est pas exceptionnel : les promoteurs de *la Nouvelle Relève*, pour citer quelques cas, ont lancé les Editions de l'Arbre, et la revue *la Famille* a donné naissance aux Editions du Centre Familial. Chacun de ces cas a, par ailleurs, ses caractéristiques et l'originalité de Fides vient de ce que son processus évolutif propre, loin de se terminer à

¹ Martin (Paul-A.), c.s.c., *Editions et Lectures*, Montréal, Fides [1943] 91 p. 15.5 cm.

² Jean, VII, 32.

l'édition, se complète dans une œuvre d'orientation des lectures et d'organisation des bibliothèques. Il est donc bien légitime que la revue documentaire qui est à l'origine de cet organisme différencié et bien vivant, fête dans la joie et la reconnaissance son dixième anniversaire.

Un regard rétrospectif sur cette décennie nous convainc facilement de l'ampleur et de l'importance de la tâche accomplie. *Mes Fiches* ont publié, depuis 1937, 2488 synthèses et bibliographies. Cet ensemble, une véritable somme, renferme en outre des collections fort précieuses et des numéros spéciaux de grand intérêt sur des sujets d'actualité, parmi lesquels il faut mentionner celui du dixième anniversaire consacré à des penseurs canadiens d'aujourd'hui.

Ce travail de documentation et de compilation bibliographique ne représente pourtant qu'une partie du terrain couvert par *Mes Fiches*. Nous songeons ici au travail de bibliographie critique que la revue inaugurerait en mars 1943. Ce travail consistait à publier tous les mois, dans une section intitulée *Lectures et Bibliothèques*, l'appréciation littéraire et morale d'une quarantaine d'ouvrages. En juin 1946, le nombre de volumes ou de brochures critiqués était déjà de 1342. C'est cette œuvre de bibliographie critique que la revue *Lectures* poursuit aujourd'hui sur une plus vaste échelle, alors que *Mes Fiches* se consacrent exclusivement désormais à leur tâche documentaire du début.

Il conviendrait en outre d'ajouter à cet actif, les services nombreux et continus que les responsables de *Mes Fiches* rendent à tous ceux qui demandent des renseignements par le truchement du Service de Bibliographie et de Documentation de Fides. Les consultations d'ordre intellectuel, moral ou technique, lors de visites personnelles, ou encore par téléphone ou par correspondance, sont un autre des nombreux aspects de l'intérêt vivant que suscite la revue.

Devant ces réalisations remarquables, le Directeur de Fides n'exagérerait donc aucunement en écrivant les lignes suivantes, dans son rapport annuel de 1945 : « La quantité, dans *Mes Fiches*, n'est donc pas un obstacle à la qualité. Dans l'analyse et le résumé des articles marquants des bonnes revues et de certains chapitres des principaux ouvrages, nous avons le souci constant de joindre les préoccupations de l'actualité à celles des principes universels, — mariage fécond du contingent au nécessaire, du mouvant à l'immuable ; notre travail documentaire tend de plus en plus à présenter à chaque quinzaine un bilan clair, concis, pratique, de la vie intellectuelle contemporaine. A notre époque de vitesse et de taylorisation dans tous les domaines, on devine l'utilité d'un tel labeur codifié selon les exigences du système décimal.

« Soucieux de faire profiter les nôtres de ces avantages, nous constatons avec plaisir que les idées inexactes qu'on entretenait sur *Mes Fiches* en certains milieux perdent du terrain. On sait

que si elles peuvent être utiles à tous ceux qui poursuivent des études supérieures, elles ne sont pas uniquement une revue d'étudiants. La simplicité de la présentation, une certaine allure débonnaire pouvait donner le change ; mais tous ceux que passionne la culture, qui ne jugent pas de la valeur d'une publication d'après sa taille et la richesse matérielle de sa présentation, savent apprécier l'instrument de travail qu'est la partie documentaire de *Mes Fiches*³.

Face aux résultats présents, on se prend à rêver devant ce que représentera, par exemple, la documentation accumulée lors des noces d'argent de *Mes Fiches*. Puissent les patients ouvriers de cette entreprise culturelle et technique poursuivre leur fécond labour ! C'est là le vœu sincère de la revue *Lectures*, qui offre à son aînée ses félicitations les plus sincères et ses vœux les meilleurs.

LA RÉDACTION

³ Martin (Paul-A.), c.s.c., *Fides, Rapport annuel*. Montréal, 30 octobre 1945. 27 p. 28 cm.

Après neuf ans d'interruption, l'Union de Malines a repris son travail en 1946. Dans la déclaration publiée à l'issue de sa dernière réunion, on peut lire, entre autres, les lignes suivantes : « L'Union internationale d'études sociales [...] constate [...] que l'ordre ne se rétablit en aucun domaine et que la paix n'arrive pas à se restaurer entre les peuples. Elle affirme [...] que la nécessaire ascension des masses populaires ne peut pas se manifester seulement sur le plan matériel et économique, mais qu'elle doit être surtout culturelle, morale et spirituelle. »

(*Le Devoir*, 17 déc. 1946.)

Lorsqu'à l'école, ou en relisant l'histoire, on s'émeut devant un fait ou une situation, on imagine que la population d'alors a été tendue, toute, dans une dramatique résistance et qu'elle a eu la claire intuition des intérêts en jeu. C'est une illusion qui vient de ce que l'auteur a ramassé les éléments d'une lutte dans un raccourci clair d'où l'accessoire et les choses indifférentes ont été éliminés, pour montrer le problème dans ses données élémentaires et essentielles. Alors on en voit nettement les tenants et aboutissants, les conséquences directes et lointaines.

Dans la réalité, il en est autrement. [...] Chacun a ses affaires personnelles, ses soucis, ses ennuis, ses intérêts particuliers à promouvoir et à poursuivre. Et puis la vie continue avec ses myriades de faits divers et secondaires, les querelles et les haines qui obscurcissent les intentions jusqu'au jour où, les événements révolus, on découvre soudain que l'histoire a continué à s'écrire.

(*Le Devoir*, 18 déc. 1946.)

Shakespeare et Shakespeare

LE titre de cet article pourrait laisser supposer qu'il s'agit d'une annonce de bureau d'affaires où deux homonymes, ordinairement de même parenté, offrent leurs services pour l'utilisation de leurs compétences en matière commerciale ou industrielle. Ce n'est certes pas le cas ; et pourtant, l'étude que nous présentons, tout en restant sur le plan littéraire, concerne bien une dualité, sinon une pluralité de personnes dont l'identité, suspectée depuis près de deux siècles, met aux prises les auteurs de plusieurs théories, tantôt banales, tantôt sérieuses, parfois troublantes.

Shakespeare est-il bien l'auteur de ses pièces, ou n'est-il qu'un prête-nom ? et dans ce cas, quel génie a pu se cacher sous le masque du célèbre acteur du théâtre élisabéthain ?

Question brûlante, dont l'intérêt dans le monde savant fut tel que, pour éclaircir le mystère, les Baconiens obtinrent, fin 1938, de la Maison royale et du Doyen de l'Abbaye de Westminster l'autorisation d'ouvrir la tombe de Spenser. On savait, en effet, qu'aux obsèques du poète quelques-uns de ses amis, dont Shakespeare, lui avaient fait hommage d'une élogie et que, avant la fermeture du tombeau, chacun d'eux y avait jeté le parchemin et la plume dont il s'était servi : la mise à jour de ces documents devait permettre, par la confrontation des écritures, de dire qui avait écrit les vers que Shakespeare avait lus. Quand la tombe fut ouverte, on n'y trouva rien, même pas le corps de Spenser. Le problème restait donc entier et aussi aigu, quand, six mois plus tard, la guerre mit fin à cette polémique. Mais voici que la lutte vient de reprendre, plus vive que jamais, avec le livre d'Abel Lefranc, professeur au Collège de France : *A la découverte de Shakespeare*.¹

Le doute sur la paternité des œuvres de Shakespeare n'est pas une question nouvelle, puisque l'attaque la plus ancienne remonte à 1769 ; elle fut lancée par Herbert Lawrence dans son ouvrage *The Life and Adventures of Common Sense*. Pour lui, le braconnier de Stratford, habile comédien mais de culture médiocre, aurait été incapable de produire une œuvre aussi géniale et aussi considérable qui ne peut être attribuée qu'à un personnage lettré de la cour d'Elisabeth, désireux ou forcé de garder l'anonymat, probablement le Chancelier Francis Bacon.

La remarque de Lawrence ne produisit pas un effet sensationnel ; reprise en 1852 par un critique américain, J. C. Hart (N. Y.), dans un article du Chambers' Journal intitulé *Who Wrote Shakespeare*, l'idée fit tout doucement son chemin et finit par

¹ Lefranc (Abel) ; *A la découverte de Shakespeare*. Paris, Albin Michel, 1946. 600 p. ill. 16 h.-t. in-8.

éclater, au début de notre siècle, en une polémique passionnée qui lança biographes et historiens du XVI^e siècle sur les pistes les plus diverses. Si deux voix venues d'Amérique, celles de Mme de Chambrun et du Professeur Fernand Baldensperger, prirent successivement la défense de Shakespeare, d'autres, par contre, aussi autorisées et aussi tenaces, n'ont cessé, depuis une trentaine d'années, de crier à l'imposture, sans se mettre d'accord sur la véritable identité du grand dramaturge.

La tâche des défenseurs est ardue, tant la critique interne est difficile, sinon impossible, puisque de Shakespeare il ne reste aucun manuscrit ; sur sa vie privée l'on sait peu de choses, pour ne pas dire rien ; et ce que l'on sait ne penche pas en faveur de la défense : deux années de cours seulement à la Grammar-School de sa ville natale, où il apprit « peu de latin et moins de grec », d'après le savant Ben Jonson ; abandon d'études pour venir en aide à sa famille dont les affaires devenaient mauvaises ; mariage à dix-huit ans avec une femme de vingt-six ; fuite à Londres pour éviter les représailles de Sir Lucy sur les terres duquel il avait braconné ; débuts difficiles comme gardien de chevaux aux portes des théâtres ; machiniste, puis acteur, il se rend tout à coup célèbre comme chef d'une troupe de comédiens, s'enrichit vite, achète des propriétés ou prête avec usure, menant de paire sa fortune avec sa réputation. Quand, à Londres, on publia subrepticement des éditions de ses premières pièces, les réactions furent assez diverses : Francis Meres, dans sa *Palladis Tamaria*, le cite en le comparant à Ovide ; mais Robert Green, dans une tirade adressée à ses compagnons favoris, Marlowe, Peele et Lodge, le flagelle d'une façon virulente :

« Vils d'âmes êtes-vous, si vous n'êtes pas avertis par mon malheur ; car ces chardons n'ont jamais cherché à s'accrocher sur aucun de vous autant que sur moi ; je veux parler de ces pantins qui répètent les phrases sorties de nos bouches, de ces marionnettes qui portent nos couleurs... Oui, défiez-vous d'eux ; car il y a là un parvenu, corbeau paré de nos plumes, qui, avec son cœur de tigre recouvert d'une peau d'acteur, se croit aussi habile à gonfler un vers blanc que le meilleur d'entre nous ; il est devenu une sorte de Joannes Factotum et, dans son opinion, il est l'unique Shake-Scene du pays... »

Evidemment, dans ce plagiaire sans scrupule, dans ce parvenu cynique, chacun reconnaît Shakespeare, et ses adversaires ont beau jeu quand ils refusent à cet homme médiocre de condition et d'esprit toute identité avec l'écrivain de génie qui, sous Elisabeth, a porté l'art dramatique à un si haut degré de puissance et de beauté qu'il s'est classé, sans conteste, le premier poète de son temps, le premier de tous les temps.

Mais si Shakespeare n'est pas Shakespeare, si l'acteur de ces pièces n'en était pas l'auteur, quel personnage a bien pu se dissimuler sous ce masque ? Quatre noms nous sont proposés : ceux de trois comtes et d'un chancelier : les comtes Rutland, Derby,

Oxford et Francis Bacon. Voici l'ordre chronologique dans lequel de récents ouvrages présentèrent la question :

1912 — Dans son livre *Lord Rutland est Shakespeare*, Célestin Demblon, de Bruxelles, désigne Roger Manners, 15^e comte de Rutland, comme auteur de toutes les œuvres shakespeariennes.

1919 — L'ouvrage d'Abel Lefranc, professeur au Collège de France, offre une autre hypothèse : *Sous le masque de William Shakespeare, William Stanley, 6^e comte de Derby*.

1920 — J. Th. Looney présente une théorie tout à fait nouvelle dans un volume intitulé *Shakespeare identified in Edward de Vere, 17^e comte d'Oxford*.

1938 — Le général Cartier, faisant la synthèse des travaux de Mrs. Gallup, préconise Francis Bacon, dont l'étrange confession, dissimulée dans des textes chiffrés, dévoile un lourd secret de la vie privée d'Elisabeth d'Angleterre ; son livre *Un Problème de Cryptographie et d'Histoire* fut édité au Mercure de France.

Nous ne présenterons pas dans cet article l'étude des quatre hypothèses ; alors que les noms des comtes Rutland et Oxford sont restés lettres mortes après leur apparition sur la scène de cette joute littéraire, ceux de Bacon et Derby reviennent grands favoris et se disputent chaudement l'avantage de ce prix de choix.

Abel Lefranc, dans le premier tome qu'il vient de publier, *A la découverte de Shakespeare*, espère finalement prouver, en se basant sur la critique interne, que le 6^e comte de Derby, brillant homme de cour et de lettres, à qui la succession d'Elisabeth fut positivement offerte en 1599, aurait par prudence utilisé comme prête-nom le pauvre diable d'acteur.

La Société Baconiana, de son côté, appuyant la même critique interne sur les révélations sensationnelles mises à jour par le déchiffrement d'un cryptogramme habilement dissimulé dans les anciens folios, prétend bien faire la pleine lumière à la gloire de Bacon.

Nous tenons à dire que nous ne prenons pas parti pour l'une ou l'autre de ces théories, et que nous laissons au lecteur le libre choix de son opinion dans la solution d'une énigme qui, en ce moment, fait dans le monde des lettres l'objet d'un débat passionné.

SHAKESPEARE DERBY

Pour retirer à Shakespeare la paternité des œuvres que la tradition lui attribue, Abel Lefranc appuie sa thèse sur les bases suivantes :

1. L'éducation manquée de l'acteur William Shakespeare s'oppose à ce qu'il soit l'auteur des ouvrages publiés sous son nom.

2. Seul, William Stanley, membre très cultivé de l'aristocratie anglaise, a, selon toute évidence, composé ces chefs-d'œuvre, mais dut cacher son identité pour raisons politiques.

Le premier devoir qui s'impose à tout critique d'histoire littéraire est d'établir une concordance entre la vie d'un écrivain et la valeur de ses œuvres ; car, remarque Abel Lefranc, plus un

écrivain est grand, plus il met de ses sentiments intimes, de ses idées personnelles, de son expérience de la vie, en un mot de son âme et de sa psychologie propre, dans ses ouvrages. Guidé par ce principe, M. Lefranc chercha quel reflet de son cœur et de son être l'homme de Stratford avait pu laisser dans les chefs-d'œuvre qui, depuis trois siècles et dans l'univers entier, furent l'aliment préféré d'une infinité d'esprits. Il n'en trouva aucun, et se demanda comment seul Shakespeare, entre les porteurs de flambeaux, aurait pu échapper à la règle générale en séparant entièrement ses ouvrages de sa vie, comment le poète prestigieux du grand siècle classique anglais serait le mesquin usurier de province qui savait à peine signer son nom ; car les seuls manuscrits qui nous restent de Shakespeare ce sont six pauvres signatures, toutes dissemblables entre elles comme écriture et même comme orthographe, tracées d'une main médiocre et inexperte.

Ses défenseurs avancent qu'en signant son testament « Shakespeare était alors très malade », mais les signatures des autres actes ne sont pas meilleures et comportent : Willm Shakp, William Shaksper, Wm Shakspe ; la première de ce groupe (déposition Mountjoye) nous donne Shakp sans S. Le grand poète ne savait plus l'orthographe de son nom, et cependant il n'était pas malade.

Ils avancent encore, pour prouver son extraordinaire fécondité, que « dans ses productions, quoi qu'il écrivit, il n'effaçait jamais une ligne » (Jonson, *Timber*, 1641). Mais peut-on vraiment concevoir *Hamlet* et *Jules César* écrits d'un seul jet, sans ratures, sans un infini labeur ? Tout ce que nous savons du travail des grands écrivains proteste contre une telle affirmation. La phrase de Jonson, rapportant la réflexion des compagnons de Shakespeare, peut aussi bien signifier, non pas qu'il n'ait jamais effacé pour corriger, mais qu'il n'a jamais effacé pour supprimer. Shakespeare, simple factotum, n'avait rien à modifier, une fois le texte remis à la troupe chargée de représenter la nouvelle œuvre.

D'ailleurs, ce témoignage de Jonson arrive 25 ans après la mort de Shakespeare. Or de son vivant, à part la cinglante diatribe de Green contre le cynisme de son imposture, ni le public, ni les lettrés ne prirent garde à ce courtier de pièces de théâtre, devinant en lui un simple prête-nom, et n'ayant d'attention et d'admiration que pour les chefs-d'œuvre qui jaillissaient, au rythme annuel, éclaboussant le passé le plus glorieux des génies déjà connus.

Pourquoi ce silence si complet, si impressionnant des biographes, des éditeurs, des commentateurs et critiques de son temps ? Sa vie de comédien elle-même nous est à peu près entièrement inconnue ; nous ignorons tout de ses compagnons de théâtre, tout excepté ceci, qui montre une conception peu élevée de la dignité personnelle : « Au temps où Burbage jouait *Richard III*, il y avait une bourgeoise qui en était venue à l'aimer au point qu'avant de quitter la représentation, elle l'invita à venir la

rejoindre la nuit sous le nom de Richard III. Shakspear (sic) ayant surpris la conversation, le devança, fut bien accueilli, avant que Burbage arrivât. Alors un message ayant été apporté que Richard III était à la porte, Shakspear fit répondre que William le Conquérant venait avant Richard III. Le prénom de Shakspear est William » (Journal de l'avocat Manningham, Janv. 1601-Avril 1603).

Sans vouloir remplir ici l'office de censeur des mœurs, nous ne pouvons que regretter cette attitude de double jeu, ce caractère de faux-fuyant qu'il présente également vis-à-vis de ses compatriotes, auteurs ou éditeurs, dont il ne parle jamais, et qui ne parlent jamais de lui. Son indifférence à l'égard des œuvres parues sous son nom dépasse tout ce qu'on peut imaginer. « Dans les innombrables séries de pièces liminaires que les poètes de son temps demandaient à leurs amis lorsqu'ils risquaient l'impression d'un livre, son nom ne se rencontre pas une seule fois. Réciproquement il ne demanda rien à qui que ce fût quand il publia ses deux poèmes. Lorsqu'Elisabeth mourut, le chœur des écrivains, d'une voix unanime, pleura sa mort. Il fit encore bande à part et ne dit rien » (Jusserand, p. 619). « Shakespeare, d'ailleurs, traita ses propres pièces avec une indifférence à faire croire qu'il partageait le sentiment des critiques les plus dédaigneux » (Jusserand, p. 606).

Cette modestie désintéressée qu'admire son biographe, on la retrouve jusque dans son extraordinaire testament, monument de platitude et de médiocrité où il ne se préoccupe à aucun degré de ses œuvres, de ses manuscrits, de ses livres. Les livres qui tiennent une si large place dans la vie de Bacon, de John Dee, d'Alleyne, de Ben Jonson, paraissent ne pas exister aux yeux de William Shakespeare. Cette sage et prudente réserve explique le contraste absolu, l'abîme profond qui existe entre la valeur de l'homme et la valeur des œuvres parues sous son nom.

Comment le cas shakespearien pourrait-il indéfiniment échapper au procédé élémentaire de la plus simple critique historique ? Après des études rudimentaires, Shakespeare sort de l'école à 13 ans pour mener une vie de misère jusqu'à son mariage, assurant la subsistance des siens par des moyens de rapine ; puis, trois ans après sa fuite à Londres pour éviter la prison, nous voyons soudain, comme tombant du ciel et signée de lui, une pièce exquise, *Peines d'amour perdues*, la première du cycle shakespearien, œuvre spirituelle, quintessenciée, supposant l'auteur riche de connaissances subtiles et variées, familier des cours de France et de Navarre, disposant de toutes les nuances du langage et capable de les accroître encore, sachant le latin, l'italien, le français, et par-dessus tout, maître d'une expérience sentimentale consommée.

Par quel miracle inouï cette métamorphose, accomplie en quelques mois, d'un valet d'acteurs en un écrivain prodigieux s'est-elle réalisée ? Voilà l'évolution la plus stupéfiante que l'histoire de littératures sait jamais enregistrée chez un homme. Et

M. Abel Lefranc, après avoir flétri l'avarice du parvenu de Stratford qui prête avec usure et poursuit sans pitié ses débiteurs, après avoir montré l'incompatibilité absolue du médiocre caractère de l'homme avec les splendides figures qu'il a créées, l'étincelle passionnée de Juliette, la distinction d'âme de Desdémone, la splendeur virginale de Miranda, conclut qu'il faut aller chercher ailleurs qu'à Stratford l'auteur de l'œuvre shakespearienne, puisque, comme l'écrivait le professeur Castelain, « Shakespeare est absent de son livre autant qu'un auteur peut l'être ».

M. Lefranc avoue que, pendant plus de trente ans, il rechercha, parmi les lettrés de cette époque, le distingué personnage dont la vie pouvait cadrer avec l'évolution du drame shakespearien ; car toute grande œuvre reflète toujours, plus ou moins, l'existence de celui qui l'a conçue dans la joie ou dans la douleur, en y laissant inconsciemment quelque chose de son cœur, de son être ; on doit y retrouver l'empreinte de sa vie morale et sentimentale, de son expérience des hommes, de ses rêves, de ses voyages, de ses observations innombrables, de l'ambiance de son milieu propre.

Or, c'est par pur hasard (les grandes découvertes se font souvent ainsi) que M. Lefranc, consultant un jour les Papiers d'Etat de la reine Elisabeth, mit la main sur une lettre d'un certain G. Fenner relatant qu'en juin 1599 « le comte de Derby était uniquement occupé à écrire des pièces pour les comédiens professionnels ». En possession d'une donnée si curieuse, M. Lefranc orienta ses recherches dans un sens nouveau et constata que, si l'homme de Stratford était méconnaissable dans ses œuvres, par contre, la carrière de William Stanley, 6e comte de Derby, ses voyages à travers le monde, les orages de sa vie, ses épreuves et son goût passionné pour le théâtre, offraient la plus parfaite concordance qui se pût imaginer avec l'œuvre du plus grand créateur d'âmes.

Nous ne pouvons pas suivre M. Lefranc dans la critique interne qu'il présente de toutes les pièces de Shakespeare se rapportant à la famille des Comtes de Derby, ni dans l'étude historique qu'il fait des relations de cette famille avec les comédiens de l'époque élisabéthaine. Ce travail est considérable et représente la matière d'un volume et demi. Sachons que c'est dans les pièces historiques de la couronne d'Angleterre (la trilogie des Henris, surtout Richard III et même Richard II) que M. Lefranc a retrouvé la trace des membres, avec mention de leurs noms propres, de la famille de William Stanley. Il y a là une corrélation d'une portée considérable ; on aperçoit même dans l'intervention dramatique des personnages de cette maison comme une sorte de crescendo : tels les rôles épisodiques de Sir John et de Sir William Stanley dans le second et le troisième *Henri VI* ; le rôle beaucoup plus important, et même décisif, de Thomas Stanley dans *Richard III* ; enfin le site même du drame, l'île de Man, propriété des Comtes de Derby.

L'on sait que l'ordre des pièces de Shakespeare offre une variété surprenante dans le ton et le thème des drames. L'auteur semble, à la fin du siècle, se complaire dans les plus noires tragédies, et trahir un dégoût profond du monde et de ses vilenies. Quels chagrins ou déboires momentanés ont pu assombrir ainsi son existence ? On ne le voit pas très bien chez l'homme de Stratford. Tout s'explique au contraire, quand on connaît les vicissitudes de toutes sortes qui s'acharnèrent, à cette époque, sur le 6e comte de Derby : procès de famille le plus retentissant du règne d'Elisabeth, mort étrange de son frère aîné, graves soupçons suscités par cette fin mystérieuse, vengeances politiques, jalousies conjugales, réconciliation, puis apaisement général, faisant correspondre l'apparition de *la Tempête* avec la fin de ce malheureux procès qui avait si longtemps divisé les deux branches des Derby.

C'est encore dans la famille Derby que M. Lefranc retrouve l'activité du comédien Shakespeare, pendant la période de sa carrière que ses biographes considèrent à tous égards comme définitive ; il appartient longtemps à la troupe de Lord Strange, cinquième comte et frère aîné de William Stanley, qui lui-même apparaît comme un fervent des choses du théâtre, composant sans relâche et dans le mystère des ouvrages dramatiques pour les comédiens professionnels. Cette tâche secrète l'absorba d'une façon si complète que les importants projets politiques qui furent conçus en juin 1599, dans le but de préparer son élévation éventuelle à la couronne d'Angleterre, durent être écartés, les travaux littéraires primant chez lui, au témoignage même de George Fenner, toute autre préoccupation. Il en résulte que le mystère dont s'entourait le comte à l'égard du public n'a été surpris que par cet agent secret, pratiquant une sorte d'espionnage qui lui permettait d'avoir des intelligences auprès des personnes notoires qu'il avait pour mission de surveiller.

Ainsi, rattachant les différents épisodes de l'œuvre dramatique du poète aux principaux événements de sa carrière, sans oublier ses séjours en France qui ont produit *Peines d'amour* et ses voyages en Italie qui lui ont inspiré *Roméo et Juliette*, M. Lefranc arrive à cette conclusion que, pour résoudre le problème shakespearien, seuls les faits de la vie de William Stanley fournissent l'explication la plus plausible.

Telle est la thèse de M. Abel Lefranc, grand maître de tout ce qui touche au XVIe siècle, érudit tenace qui n'a cessé depuis plus de 40 ans de défricher en tous sens le champ très embrouillé de cette page d'histoire dont il nous apporte la moisson aujourd'hui ; et nous serions bien disposé à lui accorder partie gagnante si les arguments qu'il invoque n'étaient pas, à peu de chose près, les mêmes que ceux des Baconiens, dont la thèse se trouve singulièrement renforcée par un fait nouveau : la confession de Bacon dissimulée dans un cryptogramme typographique.

(À suivre)

A.-M. LEMOINE,
Docteur ès Lettres.

Un mauvais livre

Madame Bovary¹

LE roman de Flaubert *Madame Bovary*, publié en 1857, a été inscrit nommément au catalogue de l'*Index* par le décret du 20 juin 1864.

Malgré ce fait, une publicité sans vergogne et mal informée, si elle n'est malhonnête, tente de remettre à l'affiche ce mauvais livre. On l'offre en prime. Des quotidiens sans probité publient des réclames en vue de le diffuser.

Inconscience ? Défi ? Sottise ?

Qui le dira ?

Madame Bovary est un livre pernicieux, non parce qu'il est à l'*Index* ; mais il est à l'*Index* parce qu'il est pernicieux. C'est ce que nous allons faire voir.

Histoire des adultères d'une femme de province. Ce sous-titre qu'on a proposé serait exact mais incomplet. On pourrait dire plus fidèlement *l'Épopée de la bêtise humaine*. Les liens étroits qui lient souvent la bêtise au péché, voilà ce que manifeste ce chef-d'œuvre. Mais le péché comme la bêtise sont chose si universelle, ils trouvent en nous de si fortes alliances depuis la faute originelle que leur description, même sublimée par l'art, constitue une influence malsaine dès que leur nom de péché et de bêtise ne s'y trouve, en toute évidence, accolé.

Souci que n'a pas eu Flaubert. Normand subtil, victime d'une triste époque et d'un triste milieu, plus qu'un autre il en a été torturé. C'est par l'art, en peignant l'objet de son accablement, qu'il s'en est défendu. Il sait que la bêtise est la bêtise et que le péché est le péché ; mais jamais il ne le dit. Sa peinture est sa seule résistance. Victoire trop orgueilleusement discrète pour devenir efficace. Et le résultat, malgré les intentions entièrement amORALES de l'auteur, fut une œuvre immORALE de fait.

Elle est l'objet de trois griefs. D'abord, elle favorise indirectement l'adultère. Puis, elle discrédite accidentellement le sentiment religieux. Enfin, elle garde à l'oreille du lecteur une tonalité d'amertume sèche contre toute l'humanité, sentiment tout opposé à la chrétienne charité.

L'affabulation est toute simple. Charles Bovary est un brave enfant. Il poursuit, sous la pression de sa famille, des études pour lesquelles il n'est pas doué. Un certificat de préfet de santé le

¹ Flaubert (Gustave), *Madame Bovary*. Mœurs de province. Edition définitive suivie des réquisitoire, plaidoirie et jugement du procès intenté à l'auteur. Montréal, Simpson [1946]. 561 p. 21.5 cm.

console de son échec au doctorat en médecine. Sa mère le marie à une veuve mûre et riche. Le notaire fuit avec la dot. C'est pour le cœur fragile de la veuve le coup qui la mène au tombeau. Charles venait tout juste de faire la connaissance d'Emma Rouault, fille d'un riche fermier. Emma sera toute sa vie adorée de Charles. Mais... « elle avait lu Paul et Virginie »...

Une éducation des plus chimériques, reçue au couvent, amorce en elle l'exaltation sentimentale. Cet éréthisme affectif est exacerbé par la lecture fiévreuse des romantiques. Elle pâme aux effluves pseudo-mystiques de Walter Scott et de Chateaubriand. Une dissociation progressive s'établit entre sa personnalité et le monde réel qui l'entoure. Son imagination lui devient plutôt une faculté de fuite que de création et d'action. Elle tourne en instrument de volupté imaginée.

Emma est offerte à toutes les aventures sentimentales et charnelles, piteuses, banales, d'un lyrisme miteux comme des souliers de bal éculés. Les quatre cinquièmes du roman décrivent les entrevues furtives avec Léon Dupuis, vieil étudiant en droit. Puis, avec Rodolphe Boulanger, rastaquouère. Le rythme passionnel est de plus en plus éperdu. Les circonstances ballottent Emma de l'un à l'autre. Elle bondit des ardeurs de Léon à celles de Rodolphe, et vice versa. Et chaque fois, c'est enfin *la grande fois, la fois éternelle*. « Les mots sont des laminoirs qui rallongent les sentiments. »

Au cours de ces années, tout le bien des Bovary a passé en caprices nécessaires à la vie double d'Emma. Elle signe billet sur billet, et vit d'expédients à l'insu de Charles. Les créanciers se font pressants. Le mobilier même sera vendu. De dégoût et de désespoir Emma s'empoisonne. Et Bovary meurt tôt après d'une syncope.

Le centre d'intérêt du roman, c'est le caractère d'Emma. Et le fond de ce caractère, c'est le complexe qu'on a appelé, depuis, *bovarysme* : ton de vie affective platement lyrique qui enflamme l'imagination, la dissocie des facultés d'action, et entretient sa victime dans l'illusion d'une haute valeur passionnelle méconnue, tout en l'abandonnant à la veulerie des vellétés et au mirage des mots.

Comme on le voit, le sujet était difficile à traiter sainement. « Peu savent parler de la chasteté chastement », dit Pascal. Qu'en est-il alors de l'adultère ! Ce n'est pas le sujet d'un livre qui le fait bon ou mauvais ; reste, toutefois, que la manière de traiter ce sujet fait un bon ou un mauvais livre. Or, toute l'esthétique de Flaubert consiste dans une fidélité toute matérielle à l'objet. Au lecteur est abandonné le soin de porter lui-même le jugement qui doit le désolidariser des actions mauvaises des personnages et le préserver des contagions psychiques propres aux passions charnelles. C'est là concéder à la foule un crédit téméraire.

De plus, Emma est de ces femmes dont toute la religion est affaire d'émotion. Toujours attentives aux langueurs parasexuelles, c'est là ce qu'elles demandent aux églises comme aux alcôves. Question à ne pas faire tirer au clair par le premier ou la première venue !

Ajoutons à cela que la bêtise est le climat fixe de tous les héros du roman. Nul n'échappe. Le prix de sottise va sans conteste au type du primaire ignare et anticlérical, M. Homais. Le curé d'Yonville lui-même, Bournisien, en tient plus que sa part. Un univers aussi inepte donne au lecteur le sentiment trop facile de sa supériorité. De tels milieux existent ; mais ils ne sont jamais aussi universellement stupides.

Une époque a vécu et est jugée qui compte *Madame Bovary* pour son chef-d'œuvre, — à bon droit, hélas ! De cet âge, Claudel mentionne l'apogée aux « tristes années quatre-vingt, l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne parut mieux affermi. Tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature était irréligieux. Tous les (soi-disant) grands hommes s'étaient surtout distingués par leur hostilité à l'Eglise ».

Grâces à Dieu, on a fait infiniment mieux depuis. On nous a montré à l'œuvre l'intelligente charité chrétienne devant l'humaine faiblesse. Nous savons, désormais, qu'il y a mieux à faire avec les imbéciles que de les peindre, tout en faisant auprès d'eux bonne vente du portrait ; c'est de les apprivoiser, de les instruire, de les humaniser.

Flaubert fut la victime sympathique d'un siècle révolu, mais qui pour un rien pourrait revivre... Il faut être prudent, attentif ; il faut se garer ! Qu'on nous débarrasse définitivement de cette triste époque et de ses lugubres images qui, malheureusement, ne sont pas toutes d'encre et de papier ! Abandonnons *Madame Bovary* aux romanciers, aux psychiatres et aux historiens de la littérature. Seuls ils sont préparés à tirer parti du « cas » pour opérer et mener à bien la prophylaxie.

Jacques TREMBLAY, s.j.

Il est clair que les quatre prix littéraires distribués chaque année en décembre, et qui font vendre un nombre imposant d'exemplaires de chacun des romans primés, — cent mille, dit-on, pour le Goncourt, — sont choisis sans le moindre égard aux exigences élémentaires de la morale catholique.

Il est bien certain par ailleurs que la décision des juges ne signifie pas du tout que les ouvrages désignés l'emportent par la qualité littéraire sur tous les concurrents. L'un de ces juges, M. Descaves, avouait avec bonhomie, dans *le Journal* du 7 décembre 1933, le rôle prépondérant joué par le hasard, et nous confiait que, « au dernier tour, par lassitude, on se met d'accord au petit bonheur sur l'outsider auquel nul ne pensait ». (Alphonse de Parvillez, s.j., *Le Livre au service du Christ* [Paris] Spes [1940], p. 134.)

La Dame aux camélias'

LE célèbre roman de Dumas fils, *la Dame aux camélias*, vise plus ou moins directement la réhabilitation de la courtisane. C'est donc une manière de thèse.

Marguerite Gautier, l'héroïne (?), a réellement existé sous son vrai nom de Marie Duplessis. « Cependant », comme l'auteur le fait remarquer, avec une pointe d'humour, « Marie Duplessis n'a pas eu toutes les aventures pathétiques de Marguerite Gautier ; mais elle ne demandait qu'à les avoir. »² C'était une femme remarquable par sa beauté, née, comme dirait Saint-Simon, pour créer autour d'elle « les plus grands désordres d'amour ». Et Dumas ne se fait pas faute de la présenter avec complaisance, dans un portrait qu'il termine ainsi : « Comment sa vie ardente laissait-elle au visage de Marguerite l'expression virginale, enfantine même qui le caractérisait, c'est ce que nous sommes forcé de constater sans le comprendre. »³

La thèse commence déjà. Quoique « fille entretenue », quoique « courtisane », Marguerite Gautier est restée « bonne ». Lancée dans son « métier » malgré elle, elle se donne à qui la paie, au duc de N..., au comte de N... Assez fine pour s'apercevoir qu'elle sert uniquement au plaisir des autres, elle n'a jamais aimé personne : « Nous, s'écrie-t-elle, dès que nous ne pouvons plus servir au plaisir ou à la vanité de personne, on nous abandonne, et les longues soirées succèdent aux longs jours ; je le sais bien, allez ; j'ai été deux mois dans mon lit : au bout de trois semaines, personne ne venait plus me voir. »⁴ Elle démasque avec adresse et intelligence les véritables mobiles d'action de son entourage. Elle sait très bien par exemple que sa servante, Madame Prudence Duvernoy, ancienne courtisane, ne lui rend service que pour son argent. Elle sait très bien son rôle de paria dans la société. « Nous n'avons naturellement pas d'amis. Nous avons des amants égoïstes qui dépensent leur fortune non pas pour nous, comme ils le disent, mais pour leur vanité. »⁵

[...]

Comment Marguerite n'aurait-elle pas honte de son métier ? « Je suis lasse, à la fin, de voir sans cesse des gens qui viennent me demander la même chose, qui me payent et qui se croient quittes avec moi. Si celles qui commencent notre honteux métier savaient ce que c'est, elles se feraient plutôt femmes de chambre. »⁶

¹ Dumas (Alexandre), fils ; *La Dame aux camélias*. Montréal, Pilon, s.d. 225 p. 18.5 cm.

² Dumas (Alexandre), fils ; *Théâtre complet*. I. Paris, Calmann-Lévy. Mauvais s.d. 430 p. 17.5 cm. ; p. 10.

³ *La Dame aux camélias*, p. 19.

⁴ *Théâtre complet*, I, p. 80.

⁵ *La Dame aux camélias*, p. 130.

⁶ *Ibid.*, p. 96.

Dumas affirme, malgré tant de turpitudes, que pourtant « il y avait dans cette femme quelque chose comme de la candeur [...] Il y avait encore chez Marguerite de la fierté et de l'indépendance : deux sentiments qui, blessés, sont capables de faire ce que fait la pudeur. »⁷ (Au dire de l'auteur !)

C'est ensuite la liaison avec Armand Duval et tous connaissent le reste de l'histoire.



Ce drame bourgeois, de facture bien simple, pouvait facilement se transporter à la scène. On n'est pas fils de Dumas père pour rien ! Composée en 1848, *la Dame aux camélias* fut jouée en 1852. Quelques incidents sont changés, mais le fond du sujet reste le même. Le succès obtenu orienta définitivement A. D. fils vers le théâtre. Pendant tout le second Empire, Dumas resta, avec Augier, le maître du drame en France, du drame tel que l'avaient entrevu Diderot et le XVIII^e siècle, celui qui discute les questions sociales et propose des réformes.

Dumas fils est essentiellement « moralisateur ». C'est lui qui parle (et Dieu sait s'il est bavard !) par la bouche de tous ses personnages. Ils ont tous le même langage, ce qui est un mauvais point pour l'écrivain, et la preuve d'un art inférieur.

Bavard, Dumas fils mène le dialogue avec rapidité, avec affiance, avec esprit. Bavard, il se sert du premier mot venu, du plus facile ; nous sommes loin du style de Flaubert, sculpté et précis.

Bavard, Dumas fils ne réfléchit pas assez aux idées qu'il manie. Il les émet telles quelles, avec une légèreté déconcertante. On conçoit ce qu'une telle inconscience peut avoir d'inquiétant, lorsqu'il s'agit de susciter des réformes sociales. Son jugement, soutenu par un désir sincère d'être utile, n'a pas été affiné par la philosophie, ni hélas ! couronné par une foi chrétienne pacifiante. Sa verve et son cœur l'emportent et il émet des idées qui peuvent être très dangereuses pour la société et qui le furent de fait.



Mais qu'est au juste le roman que nous venons d'analyser ? Pour nous en faire une idée objective, le juger en toute impartialité, oublions pour l'instant les airs si chauds et si riches de *La Traviata* de Verdi (on sait que le livret de *La Traviata* reproduit *la Dame aux camélias*), ces airs qui risqueraient peut-être d'influencer notre jugement.

D'abord, l'intrigue est certainement immorale. Voici une courtisane qui se vend au plus offrant, passe à Duval et, par amour pour lui, se donne enfin à un autre.

Certes, nous ne nions pas à Marguerite une part du paradis. Les miséricordes de Dieu sont infinies, et, comme Jésus a pardonné à la Samaritaine, nous devons, nous aussi, avoir pitié des « filles entretenues ».

⁷ Ibid., p. 75.

Cependant, un écrivain ne peut présenter des vies pareilles qu'avec une extrême réserve. « Il faut, dit l'auteur, révéler le martyr de ces êtres, que l'on condamne sans les entendre, que l'on méprise sans les juger. »⁸ Peut-être ! Mais la vue du péché n'est-elle pas déjà par elle-même, surtout lorsqu'il est dépeint avec le moindre de complaisance, une tentation ? Est-ce que ce roman — malgré les intentions de l'auteur — n'ouvre pas la porte à l'amour libre, à celui qui se justifie par lui-même ? Est-ce qu'un lecteur moyen, un lecteur « bourgeois », ne sera pas prêt à rompre en visière avec les lois morales, avec les lois sociales, précisément parce qu'il aura aimé tout le long des pages, nos deux héros, et qu'il aura senti, sympathisé et souffert avec eux ? Que Dumas le veuille ou non, il en arrive aux mêmes conclusions que les romantiques, en défendant à sa façon les droits « sacrés » de l'amour. La vie de Marguerite Gautier est peut-être un « cloaque splendide »⁹, mais c'est un cloaque quand même. C'est peut-être du « vice élégant »¹⁰, mais c'est du vice quand même. Il faut être singulièrement naïf pour affirmer que Marguerite est un « ange. »¹¹

Il est également sophistique et même monstrueux d'écrire : « Le christianisme est là avec sa merveilleuse parabole de l'enfant prodigue pour nous conseiller l'indulgence et le pardon. Jésus était plein d'amour pour ces âmes blessées par les passions des hommes, et dont il aimait à panser les plaies en tirant le baume qui devait les guérir des plaies elles-mêmes. Ainsi, il disait à Madeleine : « Il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé », sublime pardon qui devait éveiller une foi sublime ». ¹²

« Il te sera beaucoup remis parce que tu as beaucoup aimé. » Aimé qui ? Armand Duval ? Non ! Cent fois non ! Mais le Christ et sa loi morale. Je ne sache pas que Marie-Madeleine ait connu d'autres aventures après sa conversion. Il est ridicule et impie de parodier ainsi les paroles du Maître : Dumas a poussé l'audace jusqu'à clore sa pièce de théâtre par ce texte d'ébourifante exégèse.

Triste morale que celle qui tente de réparer une faute en se jetant dans une autre ! Lisez la lettre de Marguerite justifiant sa rupture : « Votre père m'embrassa une dernière fois. Je sentis sur mon front deux larmes de reconnaissance qui furent comme le baptême (?) de mes fautes d'autrefois et au moment où je venais de consentir à me livrer à un autre homme, je rayonnai d'orgueil en songeant à ce que je rachetais par cette nouvelle faute »¹³.

⁸ Ibid., p. 14.

⁹ Ibid., p. 12.

¹⁰ Ibid., p. 24.

¹¹ Ibid., p. 25.

¹² Ibid., p. 29.

¹³ Ibid., p. 211.

Drôle de conception de la réhabilitation que celle qui permet la continuation d'une vie de débauche pour défrayer les frais d'un amour illégitime ! Marguerite reste une femme « qui partage »¹⁴, au cœur corrompu et à la conscience dévoyée.

Paul de Saint-Victor flagelle avec raison sa manière d'agir. « L'amour n'est point, pour Marguerite Gautier, ce baptême régénérateur qui lave à fond la pécheresse et en fait un être nouveau ; ce n'est qu'un ondoisement provisoire [...] Marguerite, dans sa vie nouvelle, garde les instincts et suit les pratiques de son ancienne industrie. La Vénus vénale l'a marquée à son coin, frappée à son type. [...] Quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle veuille, elle reste une femme en circulation. [...] C'est qui choque, c'est le moyen qu'emploie Marguerite pour tenir la promesse qu'elle a faite à M. Duval d'éloigner d'elle, à jamais, son fils. [...] L'amour vrai, s'il était entré dans son cœur, lui aurait inspiré d'autres dévouements, aussi sûrs et moins équivoques : la fuite, l'expatriation, l'isolement dans une mansarde, le déguisement de sa vie vouée au travail et à la retraite... Tout, plutôt que ce faux martyr drapé de dentelles, et qui court au supplice dans un huit-ressorts. »¹⁵

Le même critique juge aussi sévèrement et avec raison le rôle d'Armand, qui s'acoquine, en fin de compte, « à la combinaison scabreuse que lui propose sa maîtresse, et finit par l'accepter en fermant les yeux ».¹⁶

Disons plus : il n'y a aucune morale dans ce roman. Surtout pas de morale chrétienne. Et quand nous voyons Armand Duval mettre Dieu dans son « ménage », nous retournons au pire romantisme.

Parlerai-je de Prudence Duvernoy, l'amie de Marguerite ? C'est certainement le personnage le plus bassement réaliste de tout le drame. Il est aussi bien dessiné qu'il est malpropre. Pour Prudence, la vieille courtisane aux charmes flétris, le cœur et les sentiments sont vieux jeu : seuls comptent l'argent et la chair, l'un pour l'autre, l'un par l'autre. Prudence Duvernoy est la descendante de Macé, l'entremetteuse de Mathurin Régnier.

Voyez aussi la conduite du père d'Armand : il permet à son fils n'importe quelle maîtresse, pourvu que leur réputation ne soit pas en danger. Car, il faut bien le dire, c'est la société qui arrête les amours d'Armand et de Marguerite, non la morale ; et les propos sordides du père bourgeois n'ont rien de bien édifiant. Là aussi, contre la volonté de Dumas fils, on tourne le lecteur contre la société, contre cette société qui interdit le « véritable » amour.

Dumas fils éprouvait une grande sympathie pour les courtisanes : « Cela paraîtra drôle à bien des gens, mais j'ai une indulgence inépuisable pour les courtisanes, et je ne me donne même

¹⁴ Ibid., p. 121.

¹⁵ Saint-Victor (Paul) ; *Le Théâtre contemporain*. Paris, Calmann-Lévy, 1889. 376 p. 17.5 cm. ; p. 223 et suiv.

¹⁶ Ibid., p. 225.

pas la peine de discuter cette indulgence »¹⁷. Hélas ! celui qui tenterait l'analyse des motifs de cette condescendance du fils naturel pour les pauvres filles perdues trouverait autre chose qu'un sens moral averti.

Prenez en effet la plupart des drames de Dumas fils : *la Dame aux camélias*, *le Demi-monde*, *Diane de Lys*, *l'Etrangère*, *la Femme de Claude*, etc., toutes pièces qui prétendent « moraliser ». Sont-elles vraiment morales ? Le judicieux Petit de Julleville écrivait en 1889, six ans avant la mort de Dumas : « Osons l'avouer (contre l'opinion à la mode), il ne suffit pas, pour faire aimer la vertu, de peindre le vice tel qu'il est, sans le flatter ! non, cela ne suffit pas. Croyez-vous donc l'homme si sage, qu'il choisisse toujours le bien, dès qu'il le reconnaît ? Disons plutôt qu'il peut y avoir dans la seule peinture du mal et dans la mise en scène du vice un honteux et troublant attrait qui le rende funeste, au moins aux âmes faibles, c'est-à-dire à presque toutes les âmes ; mais est-elle plus salulaire à ceux qui sont ou se croient forts ? Si elle attire les faibles par le vertige, elle endurecit les autres par le scepticisme, et les enfonce dans la conviction que l'humanité ne vaut pas cher, et qu'on perdrait sa peine à la vouloir améliorer. Ainsi, au spectacle de tant de coquins et de femmes perdues, qui ne sont pas flattés, mais qui sont charmants tout de même, le faible peut dire : « C'est plus fort que moi ; je tâterai du mal, seulement pour en avoir le goût. » L'autre, le fort, le blasé, se dit : « Puisque le monde est si mauvais, c'est duperie que d'être vertueux ; bon pour les gens qui y prennent plaisir. Quand aux autres, que chacun aille où le vent le pousse, où son goût l'entraîne ! » Telles sont les réflexions que produira le plus souvent l'étalage de la corruption au théâtre. Voilà pourquoi en dépit de toutes les préfaces et malgré notre foi complète aux bonnes intentions de l'auteur, NOUS NOUS REFUSONS À CROIRE QUE LES PIÈCES DE M. DUMAS AIENT JETÉ LE GERMÉ D'UNE SEULE VERTU DANS L'ÂME D'UN SEUL DE SES MILLIONS DE LECTEURS. Les bonnes intentions ne font rien ici ; le théâtre ne peut prétendre à l'austérité de la science ; elle seule purifie tout, par son objet qui est sacré. Mais la dissection, qui est un travail respectable et nécessaire dans le laboratoire, serait un scandale sur la place publique »¹⁸.

On ne peut pas mieux dire, même de *la Dame aux camélias* et c'est pourquoi je me suis permis cette longue citation. Il faut donc regretter la réimpression de ces ouvrages d'un genre depuis longtemps démodé et souhaiter que cette littérature rance et malsaine n'ait aucun succès chez nous. Puisse-t-elle continuer, tout comme le théâtre de même veine enseveli dans les cartons poussiéreux de la Comédie française, à connaître partout l'indifférence ou l'oubli.

Paul GAY, c.s.sp.

¹⁷ *La Dame aux camélias*, p. 16.

¹⁸ Petit de Julleville ; *Histoire du théâtre en France*, cité par Dubech, *Histoire générale du théâtre illustré*, t. V, p. 105.

Les aventures d'Arsène Lupin

LE roman policier est devenu de nos jours un véritable « genre littéraire ». Depuis que, il y a un siècle, Balzac a écrit *Une ténébreuse affaire*, cette sorte de littérature possède ses lois, aussi sévères que les trois unités du théâtre classique, même sa technique : « un point de départ... un point d'arrivée bien net... et, tout autour, une histoire aussi excitante que possible », son public enfin, public de plus en plus large, exigeant et divers. Qu'on le veuille ou non, que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, il faut admettre ce fait et la politique de l'autruche qui cache sa tête dans le sable pour échapper à ses poursuivants, ne servirait de rien : le roman policier satisfait chez beaucoup un désir d'évasion, un besoin de fuite loin des réalités. « La plupart des gens, dit Louis Lonay, s'ennuient dans leur propre compagnie et cherchent un refuge dans les aventures d'autrui. »

De nos jours, plusieurs collections d'aventures, de mystère, d'intrigues policières, se partagent la faveur du public. Une de ces séries est particulièrement connue au Canada : la collection du *Point d'Interrogation*¹. L'œuvre de MAURICE LEBLANC a, en effet, été rééditée en entier à Montréal, par les soins de Variétés. Cette collection, plus connue sous le nom d'*Arsène Lupin*, raconte les célèbres aventures du « fameux et élégant cambrioleur » qui, après avoir envoûté nos cousins de France, est en train de faire la conquête de nos jeunes Canadiens. Il n'est donc pas inopportun de nous y arrêter quelques instants.

* * *

Nous partirons de cette constatation : les jeunes, de quatorze à dix-sept ans (dans les milieux urbains surtout) se passionnent pour les histoires d'Arsène Lupin. Quelques enquêtes discrètes faites auprès d'eux nous ont apporté leur point de vue sur la question. C'est dans leurs réponses que nous puiserons l'essentiel de cet article, en cherchant les raisons de leur avidité pour les prouesses du gentleman-cambrioleur.

Tout d'abord, Arsène Lupin est doué d'une force physique étonnante et l'on sait combien les performances athlétiques enchantent les jeunes. Cette force physique doublée de souplesse musculaire et de puissance acrobatique lui permet non seulement d'échapper à la police, de sortir d'une cave par le soupirail, ou de se lancer dans de formidables voltiges à la manière de Tarzan, mais encore de mettre sa puissance au service des faibles.

D'ailleurs, Lupin n'est pas doué que de qualités physiques. Les adolescents admirent aussi son don prodigieux d'observation, la justesse de son raisonnement, la rapidité de ses réflexes devant des situations imprévues et parfois désespérées, la valeur de ses déductions qui font de lui le prince des détectives en même temps

¹ Voir *Mes Fiches*, no 139, p. 5 ; no 149-150, p. 77 ; no 156, p. 133 ; no 162, p. 14. Aussi le numéro de février de *Lectures*, p. 331.

que le roi des bandits ; les garçons sont prodigieusement intéressés par l'abondance de ses « trucs », par l'astuce de ses « recettes » qui si souvent réapparaissent spontanément dans les grands jeux des « gangs » de vacances ; ils sont séduits par la confiance invincible de leur héros, par son sang-froid, son mépris du danger et cette allure élégante, ce *panache* en un mot qui rappelle que les premiers ouvrages de Leblanc datent de l'époque où vivait Rostand. Certains sont attirés par le côté humoristique et comique de certaines situations (*Ballbazar*). Tous remarquent que, même s'il y a souvent des meurtres et des enlèvements, Arsène Lupin a, pourtant, horreur du sang ; ils ajoutent que, si ce cambrioleur vole (et mon Dieu ! que peut faire un cambrioleur, si ce n'est de voler ?), il prend l'argent... là où il est et ne dépouille que les gens riches, dont la fortune a été douteusement acquise : tels le millionnaire Cosmo Mornington et le député Dautrecq.

Enfin, en dehors de toutes ces considérations, les jeunes sont unanimes à dire que ce qui les fascine le plus dans ces sortes de romans, ce sont les problèmes excitants, les intrigues inouïes et l'intérêt sans cesse renouvelé jusqu'à la dernière ligne de la dernière page.

* * *

Et nous, que devons-nous penser de ce mélange ? Les avis, nous le savons, sont assez partagés. Pourtant l'accord se fait sur l'aspect littéraire, et l'on reconnaît sans peine que, malgré des pages négligées, le style est dans l'ensemble fort convenable ; les dialogues alertes et bien menés ; les descriptions, brèves, mais évocatrices et exactes ; le tout soutenu par un sens prodigieux de l'effet, longuement contenu, finalement révélé. Encore une fois, s'il y a des négligences de vocabulaire et de style, il faut y voir la rançon de la fécondité incomparable de Maurice Leblanc. Il n'est d'ailleurs que de lire certains autres romans policiers pour se montrer très indulgent dans le cas présent : nous pensons à certains *déetectives* américains, à certaines traductions en argot « du milieu », véritablement rocambolesques.

* * *

Sur le plan moral, il est nécessaire de marquer quelques réserves. C'est qu'en effet le climat de tous ces livres ne saurait être vivifiant ; des vols incessants, des meurtres, des enlèvements, des poursuites... ce débrillé peut être une source d'ébranlements émotifs pour des esprits insuffisamment formés et équilibrés. Par ailleurs, les milieux où ces drames se déroulent ne sont pas toujours recommandables et si, dans l'ensemble, les passages vraiment répréhensibles sont peu nombreux, il n'en reste pas moins vrai que l'on n'y respire pas le souffle vivifiant et l'idéal nécessaire à des caractères qui se forgent. Ce parti-pris de rendre le voleur toujours sympathique et applaudi n'est pas sans danger. Ces femmes qui changent avec chaque volume, surtout la comtesse de Cagliostro, constituent des silhouettes féminines bien spéciales,

et ce n'est pas auprès de ces aventurières que les adolescents prendront le goût de fonder des foyers chrétiens. Signalons cependant que, de leur propre aveu, les garçons n'attachent pas d'importance à l'intrigue amoureuse de ces livres, intéressés qu'ils sont par le déroulement de l'action.

Remarquons d'ailleurs qu'en France, ces collections policières sont lues, avant tout, par des adultes ou du moins des jeunes gens d'un certain âge et non par des garçons de quatorze et quinze ans, comme nous le constatons fréquemment dans certains milieux canadiens.

Ces réserves faites, nous croyons que quelques-uns de ces romans policiers peuvent entrer dans la bibliothèque d'un lecteur moyen et contribuer à donner à celui-ci le goût pour les énigmes à résoudre et une certaine admiration pour le style élégant avec lequel des exploits, parfois, invraisemblables, sont réalisés.

Guy BOULIZON

Quelques faits prouvent l'importance et la valeur de la production intellectuelle des catholiques français ; par exemple, le succès considérable obtenu en Hollande par l'*Exposition du Livre catholique français*, tenue à La Haye, du 9 au 24 mai 1936, et où trente-cinq éditeurs envoyèrent plusieurs milliers de volumes. La presse protestante attachait une telle importance à cette manifestation, et le nombre des visiteurs fut si grand qu'il fallut recommencer la même exposition en cinq villes hollandaises. L'année suivante, en juin 1937, ce fut à Paris, au Cercle de la Librairie, que la Commission permanente du livre catholique présenta cette exposition, qui fut très remarquée. (Alphonse de Parvillez, s.j., *Le Livre au service du Christ* [Paris] Spes [1940], p. 142-143.)

Autrefois la valeur morale des individus, la proportion des gens sans reproche, n'était peut-être guère supérieures à ce que nous avons sous les yeux ; mais les cadres sociaux étaient chrétiens. (Alphonse de Parvillez, s.j., *Le Livre au service du Christ* [Paris] Spes [1940], p. 145.)

Il y a donc pour nous imprudence grave à considérer la littérature *a priori* comme un pays ami où l'on peut se promener sans risque, où les ouvrages nocifs sont l'exception, où l'on peut acheter n'importe quoi pour le confier à n'importe qui, sans consulter personne sur l'opportunité de ces choix. La plupart des catholiques ignorent, et parfois veulent ignorer, que la presse, la littérature, le théâtre, le cinéma, la radio sont dirigés par des gens dont la plupart sont étrangers au catholicisme et ne tiennent nul compte de ses exigences. (Alphonse de Parvillez, s.j., *Le Livre au service du Christ* [Paris] Spes [1940], p. 145-146.)

Anatole France dit à Jean-Jacques Brousson : « Si vous pouviez lire dans mon âme, vous seriez effrayé. Il n'y a pas dans l'univers un créateur aussi malheureux que moi. On me croit heureux, je ne l'ai jamais été un jour, une heure. » (Cité par A. de Parvillez, s.j., dans *Le Livre au service du Christ*, p. 33.)

Tous nos naturalismes sentent désespérément le cadavre, le christianisme est la seule doctrine de joie. (P. Sertillanges, o.p.)

En demandant que le livre soit « au service du Christ », nous demandons qu'il soit au service de l'homme, de la vérité, de la beauté et de la joie. (Alphonse de Parvillez, s.j., dans le *Livre au service du Christ*, p. 35.)

Karl Marx ou Jésus - Christ¹

IL faut faire la plus large publicité à ce petit ouvrage anti-communiste. Malheureusement, le titre en rebutera quelques-uns et ils auront tort. Dix prêtres français ont colligé et complété une réplique servie tout d'abord en assemblée contradictoire à monsieur Pierre Hervé, Breton et communiste notoire, membre de l'Assemblée Constituante en octobre 1945.

Un journal régional de France avait annoncé, en janvier 1946, que le 7 février suivant une conférence serait donnée par monsieur Pierre Hervé, « le brillant chroniqueur d'*Action* et de l'*Humanité* », sur

- a) la religion en 1946,
- b) les libertés religieuses en France et dans le monde (U.R.S.S. comprise),
- c) les libertés de pensée ;

et on ajoutait que monsieur Pierre Hervé se ferait un plaisir de répondre aux questions qui pourraient lui être posées.

Un certain nombre de prêtres de la région décidèrent alors de donner la réplique à l'orateur, et on se prépara, sous la direction du Révérend Père Fillère, Mariste, professeur à l'Institut Catholique de Paris, familier des grandes assemblées populaires, à répondre avec pertinence à l'orateur communiste.

Les communistes lancèrent une invitation personnelle et fort courtoise aux prêtres de la région, de participer à la réunion. Le soir de l'assemblée, dix prêtres se trouvaient dans la salle, mêlés à cinq cents personnes, dont la plupart étaient communistes ou catholiques. Soulignons ici que ces dix prêtres affirment que le Bureau communiste sut faire respecter la liberté de parole.

Monsieur Hervé n'entretint pas précisément l'auditoire sur le sujet annoncé mais plutôt sur le « rôle actuel du catholicisme social », d'après — évidemment — la conception qu'il en avait. Il commença par quelques nasardes au M.R.P., le nouveau parti chrétien de France. Le R. P. Fillère demanda ensuite la parole. Un léger mouvement d'hostilité se dessina d'abord du côté communiste, mais le Père put parler pendant une demi-heure. Monsieur l'abbé Duchemin, curé de Neuilly-en-Thelle, « ancien prisonnier de la Gestapo », y alla aussi de courtes remarques. Un pasteur protestant aborda le point de vue des Eglises réformées ; il s'attaqua avec modération aux doctrines du parti communiste. Enfin, monsieur Hervé fit sa réplique.

¹ *** *Karl Marx ou Jésus-Christ*. Dix prêtres répondent à Monsieur Pierre Hervé. Paris, Procure générale du Clergé [1946]. 137 p. 18 cm. 26:335.5

Après la réunion, les dix prêtres qui avaient assisté au débat contradictoire décidèrent de publier la conférence de M. Pierre Hervé, la réponse du R. P. Fillère, un résumé du laïus du pasteur protestant et enfin la réplique de M. Hervé. Quiconque lira ces pages pleines de feu et de conviction, se sentira encore plus fier de la doctrine sociale de l'Eglise.

Il va sans dire que le décousu oral du débat a subi, pour publication, la mise-au-point littéraire qui s'imposait : sans rien enlever au charme de l'improvisation, cette adaptation rend ces pages plus précises et plus fortes.

Monsieur Hervé affirme à deux reprises que le christianisme social est défavorable à la classe ouvrière. La réfutation de cette assertion est claire et décisive. La doctrine chrétienne exige un partage équitable des biens matériels, qui sont actuellement concentrés en trop peu de mains. Le chrétien ne veut pas la suppression d'une classe par l'autre, mais l'union des bonnes volontés dans l'intérêt du bien commun. La classe ouvrière n'aura qu'à bénéficier de l'essor actuel du christianisme social. N'est-ce pas M. Clément Attlee, premier ministre anglais, qui déclarait en 1945, au Parlement, que « le monde ne se sauvera qu'en revenant aux principes de l'Evangile » ?

Quant au M.R.P., qu'on accuse d'être un parti confessionnel, il convient d'abord de remarquer que ce groupe n'affiche en aucune façon le fanatisme idéologique qu'on remarque chez les communistes. Il travaille sur le plan temporel et *l'Aube* écrivait avec justesse en 1946 « que le M.R.P. n'a pas la prétention de grouper tous les catholiques français ». Aussi n'est-il pas le seul parti français qui respecte la conception de la société chrétienne.

A la prétention qu'une humanité matériellement plus heureuse s'éloignerait de la religion, on réplique que la religion est au cœur de l'homme, qu'elle est au cœur même des Russes après plus de vingt-cinq ans de propagande athée. A l'accusation de pétainisme et de collaborationnisme portée contre les évêques, avec, en conséquence, le faible apport des catholiques comme tels au mouvement de la Résistance, voici de pertinentes réponses :

Les représentants de l'Eglise ont simplement reconnu l'autorité légitime de Pétain. Le héros de Verdun s'est levé dans une gloire incontestée, il s'est interposé entre l'Allemagne et le peuple de France. D'ailleurs l'Eglise de France se montra d'une grande prudence vis-à-vis tous les groupes, en demeurant avant tout fidèle à sa mission. Ainsi les évêques protestèrent contre l'excès des mesures antisémites ; ils précisèrent aux travailleurs qu'ils n'étaient pas obligés en conscience à se soumettre à la conscription du travail en Allemagne. Comme preuve de la dignité et de la fermeté de l'attitude épiscopale, de nombreux faits sont cités. Mentionnons simplement encore la stupide agitation contre Franco. L'Eglise ne peut oublier que 11 évêques et 16,750 ecclésiastiques ont été assassinés là où le parti rouge a dominé en Espagne.

J'en ai déjà dit assez pour donner une idée de la substance et de l'intérêt de ces pages. La conclusion couronne magnifiquement l'ensemble : un parallèle puissant entre le communisme et le christianisme nous accule au choix entre Karl Marx et Jésus-Christ. L'hésitation est impossible.

L'appendice enfin qui termine ce petit livre est une pièce enlevante. C'est une lettre ouverte à Maurice Thorez, député communiste, traître à son pays. Trois pages écrites par M. l'abbé H. Mansuy, mutilé de 1914, clouent Thorez au pilori. Un régal !

Au moment où la propagande communiste tente insidieusement de nous entamer, au moment où nous nous demandons si la politique française va se laisser discréditer par les athées et les communistes, il est réconfortant de voir ces prêtres de France se dresser ainsi devant le fléau.

Si l'on veut se rendre compte de quelle façon le marxisme poursuit son travail de pénétration, il faut lire le plaidoyer de M. Hervé. Si l'on veut apprendre comment réfuter ses arguments spécieux, il faut lire la réplique de ces dix prêtres de France.

Tous peuvent parcourir ces pages claires, alertes, irrésistibles : elles sont un arsenal d'arguments péremptoires pour répondre à ceux qui veulent détruire l'ordre social chrétien pour le remplacer par une dictature antichrétienne, antihumaine, souverainement odieuse.

Rodolphe LAPLANTE

D'après *l'Annuaire de la Presse*, il y avait en France en 1939 plus de dix mille publications périodiques, journaux et revues. Le nombre d'exemplaires mis en vente chaque jour par l'ensemble des quotidiens de France a été estimé à 15 millions.

A l'Exposition de 1937 [à Paris], un vaste panneau donnait, pour le monde entier, ces indications : 77,000 salles publiques de cinéma, avec 200 millions de spectateurs par semaine, à quoi il faudrait ajouter 500,000 appareils appartenant à des écoles, des œuvres, des groupements ou des particuliers. En France le nombre des salles aurait atteint 3,500 en 1929, 4,221 en 1931, 7,600 en 1936, alors qu'à cette dernière date on en aurait compté 8,800 en Angleterre, 9,000 en Allemagne, 19,000 aux États-Unis. (*Les Dossiers de l'Action Populaire*, 25 janvier 1937.)

[...] au début de 1939 : 99,000 salles de cinéma dans le monde, 300 millions de spectateurs par semaine, dont 15 millions pour la France. Pour la radio, le nombre des postes, en France, dépasse à présent 5 millions. (*Centrale Catholique du Cinéma*.)

Le nombre des postes récepteurs déclarés était en France, au 1er juillet 1938, de 4,480,100. Trois mois plus tard, il avait largement dépassé 4 millions et demi. A ce moment on comptait, pour toute la terre, onze cents postes émetteurs, et environ 87,300,000 postes récepteurs, ce qui, à supposer une moyenne de quatre personnes par appareil, permettait d'estimer le nombre des auditeurs à près de 350 millions. Et partout les chiffres continuent à monter.

Le phonographe, à son tour, connaît des succès étonnants. On a vendu 300,000 exemplaires des disques de Bach et Laverne, 144,000 d'une chanson de Joséphine Baker. Mais qui nous dira le nombre d'auditions que peut fournir chaque disque, et la moyenne des auditeurs à chaque fois ? (Alphonse de Parvillez, s.j., *Le Livre au service du Christ* [Paris] Spes [1940], p. 119.)

L'héritage¹

Contes de Ringuet

LA venue à la littérature du Dr Philippe Panneton présente de frappantes analogies avec celle de Paul Valéry. Quelques grands jeux de jeunesse, un long et énigmatique silence, puis lentement, comme des fruits mûrs mais tombés par hasard, quelques œuvres denses, signées d'une main ferme. Le pur divertissement aura été à l'un ce qu'a été à l'autre la crise intellectuelle. Nécessités intérieures d'un autre ordre, mais qui nous auront valu deux maîtres, même que de taille inégale.

Après une brève fantaisie où la complicité de Francœur s'était beaucoup amusée, — *Littératures... à la manière de...*, 1924, — Ringuet se détache des écritures pour entreprendre la découverte du monde. C'est une intelligence robuste qui a besoin de vivre les choses avant de les dire. Appétit dévorant. Digestion lente, mais infaillible. Il prend tout, en épuise la poésie cachée, et revient chargé d'images, de parfums, de résonances humaines. Il assaisonne un peu : voilà l'humour. Cette richesse nous donne un roman — *30 arpents*, Paris 1939 — et une tranche d'histoire — *Un monde était leur empire*, Montréal, 1943. Il fallait une trilogie : un recueil de contes : *l'Héritage*, que les Editions Variétés viennent de publier, complètent cette manière de tryptique.

Il aurait d'ailleurs été fort étonnant qu'un chercheur comme Ringuet, assailli par mille souvenirs et retenu par autant de visions nouvelles, homme de lettres pour son seul plaisir, fut longtemps retenu par une formule définitive. J'ignore ce qu'il pense des étiquettes ; mais le public sent bien, malgré ce vagabondage littéraire, qu'un écrivain s'est confortablement taillé une réputation de tout repos dans notre « toujours neuve » littérature. Par son allure même de détachement, et de liberté désinvolte, surtout par sa position littéraire essentiellement gratuite, il nous est déjà éminemment sympathique.

La lecture des contes de *l'Héritage* se présente à nous comme une longue courbe géographique fermée. Ellipse plutôt que conférence : le kaléidoscope de Ringuet modifie sans cesse la distance de son objectif, ce qui nous fait voir avec des yeux différents des horizons successifs. Québec — Panama — Tahiti — Québec. Il nous engage sur un départ avec *l'Héritage*, une décevante fantaisie, mais très humaine et très pittoresque. Avec un *Nocturne* marin très sombre, il entreprend l'itinéraire. Mais déjà, avant les

1 Ringuet. *L'Héritage* et autres contes. Montréal, Variétés [c1946]. 180 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

mirages tropicaux, il ménage des escales imaginaires dans le sommeil : *L'immortel*, sur la côte de la Manche : *l'Amant de Vénus*, et jusqu'à l'Islam : *l'Etranger*. Ces relais pourraient n'être d'ailleurs qu'un retour à des années d'impudence universitaire travestie. Puis d'un vigoureux coup de barre, il rejoint les basses longitudes. Le vieux Panama désaffecté où *La sentinelle* continue à espérer la venue du patron, et Tahiti la mystérieuse, pleine de sortilèges et d'ensorcellements. Pour rassurer le lecteur, Ringuet achève son livre en *sept jours*, à Saint-Julien « où il ne se passe jamais rien ».

Dès les premières pages des contes, la forme m'a retenu, et j'ai resongé aux querelles de la critique au moment de *30 arpents*. Malgré moi, j'ai mis en regard les deux manières d'expression littéraire. Il est malaisé d'établir un parallèle entre un roman de grande classe et un recueil de pièces détachées, bien que ce dernier n'esquisse bien souvent qu'un fusain du premier. Le romancier doit assurer à la vie multiple de son œuvre une souplesse de forme qui ne démente jamais la qualité du style. Il doit se rompre à la dure discipline des détentes et des heurts, des sommets et des repos. Et voilà autant de prises pour la critique, parce qu'on ne peut plus lâcher ses personnages une fois créés et animés de leur vie propre. Le conteur, s'il sait mieux se défendre par l'allure même de ses récits, apparemment plus facile, et surtout par ce privilège inespéré de délimiter ses frontières et d'opérer un choix, ne peut en retour revendiquer le bénéfice de quelques faiblesses. Et je crois bien que le Dr Panneton l'a compris. Chaque conte renouvelle une gamme de couleurs, de sensations. Et c'est le mérite littéraire de ce mince recueil : la richesse de tonalités. Rien n'est laissé au hasard, là où le climat est essentiel. Il n'y a pas à s'y tromper, nous sommes ici en présence d'un art mûri à point. Pour ma part, je suis bien près de croire que Ringuet s'est révélé l'écrivain le plus impeccable de l'heure.

Il ne faudrait toutefois pas conclure à l'exercice cérébral de jongleur de mots. Les moyens d'expression sont le produit naturel d'un long tutoiement avec les choses. A base de cette illusion de jeu, il faut dire que Ringuet est essentiellement un observateur doué d'une vision suraiguë sur le monde extérieur. S'il ne jouit pas du pouvoir de recréer les choses par un simple coup d'œil à la serrure, il sait abuser de leur intimité, et mettre à profit sa patience de découvreur. Ce qu'il écrit, il l'a vu avec force, l'a vécu avec intensité, même par analogie littéraire. De là, une suggestivité peu commune. La couleur et la richesse de ses tableaux tiennent tout entières dans cette disposition de l'esprit. Je songe ici aux pittoresques décors de *l'Héritage*, des *Sept jours*, aux mystères exotiques de *La sentinelle* et du *Sacrilège*, et il est facile de constater qu'avec la même palette de teintes, il réussit des toiles bien différentes par le seul jeu de l'éclairage. Ce procédé donne naissance à un phénomène étrange : Ringuet crée la sensation de l'image en communiquant couleur et poids à tout ce qu'il touche.

Cela fait une poésie solide, dense et palpable, qui n'a besoin d'aucun artifice pour chanter. En définitive, l'art de l'*Héritage* est une œuvre d'intelligence lucide. Mais extrêmement sensuelle, au sens littéraire, qui dégage un parfum capiteux, même s'il ne conserve rien d'équivoque.

Une œuvre d'instinct aurait plus de chances de paraître moins sobre. Chez Ringuet, la sobriété est tissée de l'essentiel. L'art est un sacrifice, et cette vérité est mise ici en lumière. Mais d'autres raffinements tempèrent doucement cette rigueur exubérante : l'humour et l'humanité. Visionnaire et vivant : voilà l'homme complet. Un homme qui connaît les autres, et les a regardés avec un regard amusé ou sympathique, se débattre avec la vie. Et les plus beaux contes résonnent de riches consonances humaines, selon la fantaisie de son spectateur, allègrement féroce ou vibrant d'émotion. Toute son œuvre en recueille une signification agrandie, parce qu'étoffée d'humain ridicule ou misérable.

En lisant les contes de Ringuet, je n'ai pu m'empêcher de rejoindre Edgar Poe. Je dois avoir commis des irrévérences, parce que j'hésite maintenant à les confier. Qu'il suffise d'être persuadé qu'il faudra tenir compte de cette œuvre de Ringuet quand nous ferons le bilan de notre littérature.

Maurice BLAIN

Une enquête sur les lectures

VIE étudiante de janvier annonçait une enquête sur les lectures dans le monde étudiant. On posera aux intéressés les questions suivantes : *Combien d'élèves dans telle classe ? Combien lisent ? Quels livres ? Combien de romans ? de biographies ? Combien d'étudiants s'intéressent aux questions d'art et de littérature ? Quels sont les cinq derniers ouvrages que vous avez lus ? Combien d'heures leur avez-vous consacrées ?* Les réponses individuelles à ce judicieux questionnaire permettront de répondre ensuite avec exactitude et non dans l'à-peu-près de constatations abstraites, aux points d'interrogation suivants : *Qu'est-ce qu'on lit ? Comment lit-on ? Pourquoi lit-on ?*

Voici les membres du comité national de cette enquête : Maurice Sauvé, président de la Fédération nationale des Universitaires canadiens ; Bernard Laramée, président de l'Association des étudiants de l'Université de Montréal ; Lina Lefebvre, présidente de la même association ; Gilles Bélanger, président de la Corporation des Escholiers Griffonneurs ; Thérèse Lacerte, propagandiste de la Corpo ; et Réginald Boisvert, co-directeur de *Vie  tudiante*.

Il est superflu de signaler à nos lecteurs l'opportunité et l'intérêt d'une telle initiative. A la façon dont on la lance, il est facile de reconnaître d'ailleurs la marque d'un groupement de jeunesse qui n'en est pas à ses premières armes et chez lequel le culte de l'humanisme intégral se double d'un sens aigu du concret, de la vie. Aussi personne ne sera surpris de voir Réginald Boisvert, dans le même numéro de *Vie étudiante*, à la page 7, faire le point, en rappelant la polémique que déclenchait Guy Cormier en octobre 1944, et terminer ainsi son bilan : « Au cours de l'enquête organisée dans le milieu, nous reprendrons le problème à sa base. Nous cernerons le plus près possible la situation, telle qu'elle se pose dans notre paysage local. Nous définirons cette responsabilité étudiante, et nous verrons, concrètement, la meilleure façon de l'assumer. »

Mes contacts des dernières années avec quelques milieux étudiants, de même que les réflexions de nombreux éducateurs, me donnent la conviction que cette enquête peut révéler un état de choses surprenant. Dans tous les cas, elle permettra sans aucun doute de sérieux examens de conscience, le déclenchement et la poursuite d'une action féconde en faveur du beau littéraire authentique. C'est là du travail positif, et du meilleur, en faveur du culte des belles-lettres et de la santé intellectuelle des nôtres.

Derrière le décor

IL faut féliciter les Ligues du Sacré-Cœur pour la persévérance et le courage avec lesquels elles poursuivent leur combat contre le vice organisé à Montréal. *Relations* de février lève un coin du voile sur les « affaires » de la pègre dans la métropole : il s'agit de l'enquête sur les grills, dont les révélations indiquent un état de choses stupéfiant. Comment comprendre qu'une société, supposée chrétienne, puisse tolérer une journée de plus une situation qui ferait la honte d'une cité païenne bien organisée ? Il y faut un aveuglement tragique des classes dites dirigeantes, la trahison des puissants de leurs devoirs les plus élémentaires, la perte de tout sens social, la fuite dans un juridisme et une légalité qui n'ont rien de commun avec le droit et la justice. Il est terrible de songer aux fruits de révolte et de mort qui sortiront demain de cette insémination intensive du vice chez les jeunes.

Une action rapide s'impose, sous peine des pires désastres. Les vampires de notre société, eux, ne dorment point. Tous les moyens leur sont bons, les plus retors comme les plus grossiers. Leurs fiers-à-bras — si on me passe cette antiphrase, puisqu'il s'agit d'ordinaire de lâches musclés et épais qui travaillent de préférence dans l'ombre et à deux ou trois hommes contre un — en sont aux menaces. Souhaitons que les Ligueurs rencontrent chez tous les responsables l'appui nécessaire au succès de leur urgente entreprise.

Puissions-nous aussi, enfin, nous réveiller pour de bon à la réalité du mal et nous décider à le frapper à la source. Il faut poursuivre sans relâche la campagne de moralité, démasquer le vice dans toutes ses manifestations, même et surtout sous ses oripeaux pseudo-artistiques, pseudo-culturels. Sus donc aux spectacles douteux et à la littérature faisandée !

Dans de telles conjonctures, il nous semble convenable aussi de féliciter le Bureau de Censure de la Province pour la fermeté qu'il a dernièrement montrée vis-à-vis de la représentation d'un film moralement condamnable. C'est là de la haute diplomatie et, cette fois, je ne parle pas par antiphrase.

T. B.

PHILOSOPHIE

JAGOT (Paul-C.).

Comment on devient hypnotiseur ; 2e édition. Paris, Henri Dangles. (Réimpr. par France-Livre.) 114 p. 20 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

134

Appelle des réserves

A lire M. Jagot, on croirait que l'hypnotisme est un petit jeu de société à la portée du commun des mortels. C'est pousser loin l'enthousiasme ! Rappelons que l'hypnotisme est réservé à des spécialistes — médecins et psychiatres — et cela est bien ainsi. Il reste que la lecture de cet ouvrage ne manque pas d'un certain intérêt documentaire.

J.-M. D.

BOIS (J.-S.-Anselme).

Psychologie pour tous ; nouvelle édition revue et augmentée de « la Découverte de soi-même ». Montréal, l'Institut psychologique, 1945. 257 p. 21 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

15(07)

Pour adultes

Excellente initiation à la psychologie pratique.

La psychologie est à la mode de ce temps-ci. On en parle même dans les salons... Et le cinéma américain nous a fourni depuis un an ou deux une demi-douzaine de films de valeur inégale, où messieurs les psychiatres, devenus des espèces de magiciens qui règlent tout, jouaient des rôles de premier plan. Quoiqu'il en soit, notre époque aura été témoin de l'effort que font chercheurs et savants pour donner à la psychologie quelques-uns des attributs des sciences dites exactes. C'est ainsi qu'ils ont introduit, par exemple, des mesures à la fois quantitatives et qualitatives des aptitudes et qualités de tel ou tel individu : les tests. On imagine difficilement que la personnalité morale et intellectuelle d'un individu puisse être ramenée à une équation ou à une règle de trois. Et pourtant, c'est cela ou presque que font les psychologues aujourd'hui. Personne n'osera nier qu'ils n'aient, au point de vue pratique, obtenu des résultats appréciables.

Il est à noter que l'auteur se garde d'attaquer les grands problèmes en face desquels on se trouve rapidement dès qu'on pénètre dans le domaine de la psychologie. Il préfère s'en tenir à l'exposition de théories généralement acceptées et de faits que l'on ne conteste plus.

Ajoutons que M. Bois écrit proprement, sans artifices. Il se contente des mots de tous les jours pour expliquer au lecteur moyen des choses pas tellement faciles à saisir.

J.-M. D.

RELIGION

* * *

Croisade de pureté. Lettre pastorale collective de S. E. le Card. Archevêque de Québec et de Nosseigneurs les Arch. et Ev. de la Prov. de Québec. Appels de Mgr Valois pour une campagne de moralité. Montréal, l'École sociale populaire, juin 1946. 29 p. 20 cm. (Tract no 389). \$0.15 (\$0.18 par la poste).

241.64

Cote de la coll.: 3(05)

Cette lettre pastorale collective de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Québec et de leurs Excellences Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de la Province de Québec ne nous cache rien sur le fléau de l'impureté qui menace de nous engloutir. Il est plus que temps que nous donnions le coup de barre qui nous dégagera de cette vase où notre peuple s'enlise de plus en plus. Il dépend de chacun de nous de mener à bien cette croisade.

La lettre est suivie des pressants appels de Mgr Valois. Chaque famille devrait se procurer ce tract, le lire et le méditer.

Élie GOULET

* * *

Ite. 1ère et 2e séries. Paris, l'Évangile dans la Vie, 1943-1944. Tracts de 32 p. 13.5 cm. (Coll. A.M.D.A.) \$0.10 (\$0.12 par la poste).

Dans la même collection :

1. *Le Missel du voyageur.* Un moyen de profiter des grâces d'une messe.
2. *Le Vrai Bonheur est dans l'amour de Dieu.*
3. *Le Rosaire médité.* Méthode très facile pour la méditation des mystères du Rosaire.
4. *L'Amabilité.*
5. *Nos Relations avec ceux qui nous ont précédés dans l'autre vie.*
6. *Charité.*

248

Chacun de ces opuscules est d'une lecture édifiante et très attachante. Ils sont destinés à nous faire mieux aimer Dieu, comme l'indique le titre de la collection *Ad majorem Dei amorem.*

Élie GOULET

LECLERCQ (Chan. Jacques).

Trente Méditations sur la vie chrétienne. Tournai et Paris, Casterman, 1946. 236 p. 19.5 cm.

248

On ne doit pas hésiter à souligner la beauté, le réalisme et la santé spirituelle de ces trente méditations. L'auteur ne vise pourtant pas à l'inédit. Il nous expose de façon magistrale « la simple vérité chrétienne cent et mille fois redite » (Avertissement). Ses réflexions se centrent sur le mystère de l'Incarnation, et l'on ne peut leur reprocher de présenter une doctrine « désincarnée »

qui ne tienne pas compte des contingences de la vie humaine. M. le chanoine Leclercq répète sans cesse, sous cent formes différentes, et ce semble là la principale conviction qu'il veut graver en nous : « [...] le royaume de Dieu se réalise dans l'humain et exige tout l'humain ». Puisse cet enseignement contribuer pour sa part à l'avènement tant désiré d'un ordre social vraiment chrétien !

André JANOËL

GEUZER (Chan. de) et GILLOZ (Abbé J.-B.).

L'Agonie de Jésus. Méditations sur les sept paroles du Christ en Croix, suivies de l'Horloge de la Passion et de la Compassion de Marie. [Paris, « l'Évangile dans la Vie », Librairie Mignard.] 68 p. 19 cm. (Coll. de *l'Évangile dans la Vie*).

248.159.23

« Une seule larme versée au souvenir de la Passion vaut mieux qu'une année de jeûne au pain et à l'eau » (S. Augustin).

Les dernières paroles du Christ en Croix prouvent l'amour de Dieu pour les hommes. Ce petit livre commente chacune des sept paroles du Christ en Croix. Les saints y ont puisé les grandes leçons de la souffrance vivifiant l'amour et de l'amour consommé par la souffrance. L'âme religieuse aura profit à méditer ces paroles qui l'uniront plus intimement au Christ en Croix.

Les dernières paroles du Christ sont un Testament précieux qu'il est bon de connaître et de méditer.

Jean DES SOURCES

CARDIJN (J.).

Les Jeunes Travailleurs en face du mariage. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 95 p. 18.5 cm.

*256.61:265.5

Le chanoine J. Cardijn s'est penché avec amour sur l'âme des jeunes travailleurs. Qui pourrait mieux les comprendre que le fondateur de la J.O.C. et de la J.O.C.F. ? Issu d'une famille ouvrière, il a été lui-même ouvrier. Personne n'a réalisé plus que lui pour l'amélioration du sort de la jeunesse ouvrière.

L'auteur présente d'abord la doctrine chrétienne du mariage et expose la mission des jeunes travailleurs qui est de conquérir la famille ouvrière à cette doctrine. « Le relèvement total de la classe ouvrière est impossible sans le relèvement de la famille ouvrière : il est impossible de faire monter l'ouvrier si on ne songe qu'au relèvement des individus pris isolément. »

La famille ouvrière grâce à la J.O.C. sera régénérée à sa source. Et c'est sur la jeune fille que repose principalement le relèvement de la famille ouvrière. L'auteur écrit : « Je pense que le rôle de la jeune fille est encore plus important que le rôle du jeune homme quand il s'agit d'assurer l'avenir de la classe ouvrière, d'avoir demain des générations plus fières, plus conscientes de leur valeur et de leur dignité. »

Ce livre est une très sérieuse étude des rapports de la jeunesse ouvrière avec le mariage chrétien, et contient en outre les réponses du chanoine Cardijn aux objections des Jocistes.

Ces pages révèlent toute l'onction apostolique que l'auteur apporte au relèvement de la classe ouvrière pour laquelle il se dévoue tant.

Élie GOULET

* * *

Resena de la Primera Semana interamericana de Acción católica. Boletín informativo N.º 1. Santiago de Chile, noviembre de 1945. 87 p. hors-texte 18 cm.

* * *

Primera Semana interamericana de Acción católica. Boletín informativo N.º 2. Santiago de Chile, diciembre de 1945. 280 p. 19 cm.

*256.8(831.8)

En deux bulletins d'information, nos 1 et 2, publiés en novembre et décembre 1945, nous trouvons le résumé de la première semaine panaméricaine d'Action catholique, tenue à Santiago, Chili

Ceux qui sont intéressés et que ne rebute pas trop l'espagnol, pourront y lire les minutes du Congrès inoubliable, tenu là-bas ainsi que les résolutions adoptées.

Roger CHEVALIER

MOUNIER (Emmanuel).

L'Affrontement chrétien. Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1945. 101 p. 19.5 cm. (Coll. *les Cahiers du Rhône*, série blanche ; no 58 (XXIII), avril 1945) \$1.10 (\$1.20 par la poste).

*260.12"19"

Appelle des réserves

L'écrit, comme le titre le laisse supposer, est fort et hardi, le ton plutôt violent. L'auteur y fait un examen de la conscience de ses pairs. Il réclame un christianisme dur, pour faire face aux forces multiples que ce christianisme doit aujourd'hui affronter. Il ne trouve que faiblesse parmi ses contemporains, trop certains de leur salut. A côté de paroles rudes mais vraies, on trouve des affirmations dangereuses : il est paradoxal de parler d'agnosticisme chrétien (p. 29).

A la domestication de l'instinct, l'auteur oppose la vertu authentique qui maîtrise cet instinct pour mieux l'utiliser. Il veut une action efficace, une vertu virile qu'il décrit trépidante. Mais il oublie que c'est d'abord par la charité que le chrétien est fort : la charité supporte tout...

Cette critique peut fouetter l'énergie défaillante d'un lecteur averti.

Michel DORAN, o.p.

MONTCHEUIL (Yves de).

L'Eglise et le monde actuel. Paris, Editions du Témoignage chrétien [c1945]. 187 p. 19.5 cm. \$1.10 (\$1.20 par la poste).

261

Le Père Yves de Montcheuil, jésuite, professeur de dogme à la Faculté de théologie catholique de Paris, fut l'un des conseillers des Editions du Témoignage chrétien. Il nous livre dans ces pages les réflexions d'un apôtre sur les grandes difficultés de l'heure présente et la nécessité de garder toute notre confiance en l'Eglise. L'Eglise ne peut toujours prendre position dans les conflits actuels, mais ses principes permettent d'y apporter une solution chrétienne. Elle s'intéresse à tout l'homme : elle n'est pas indifférente à la destinée même temporelle des individus et des nations. La civilisation qu'elle a instaurée est à base de justice et de charité : d'une charité qui va plus loin que la justice.

Après avoir étudié quelques problèmes concrets, l'auteur termine par cinq leçons de morale sociale, qui apportent des clartés fort précieuses sur la nature de la politique et la conduite que doivent avoir les chrétiens à l'égard de l'Eglise et de l'Etat.

Michel DORAN, o.p.

VILLENEUVE (Card. J.-M.-R.), o.m.i.

Le Baptême. Grâce baptismale — Eléments sacramentels — Rites liturgiques. Instructions prononcées en la Basilique-cathédrale de Québec. Montréal, Fides, 1946. 247 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

265.1

Le cardinal Villeneuve s'est toujours réservé les homélies quadragésimales dans sa basilique-cathédrale. Sur l'insistance des fidèles, elles furent publiées une à une en plaquettes à l'Action sociale Limitée. Aujourd'hui, pour une édition définitive, Son Eminence a groupé en un volume complet les différents sujets ressortissant à chaque sacrement. Le volume du baptême est particulièrement évocateur. Signalons-en le grand intérêt.

Dans la lignée des Léon, des Grégoire, des Augustin, des Ambroise, des deux Cyrille, des Chrysostome, le Cardinal s'est inspiré en ses homélies de la pure catéchèse primitive : exposé presque impitoyable de la doctrine dans ses solides assises, dans ses profondeurs d'organisme vivant et la richesse de ses apports ; puis, en un domaine plus concret, l'enseignement dit moral qui groupe ici les éléments de sacramentalité, enfin le compte rendu liturgique de rites très simples marqués au sceau de la sublimité.

L'autorité du docteur en Théologie, en Philosophie et en Droit Canon nous offre la vérité selon la pensée rigide de l'école, mais sous la forme très douce de termes clairs et précis. Point d'artifices ni de fleurs : une sobriété sereine, propre au ton homélique, unie à la plume vive et sagace d'un pasteur averti. Ceux

qui ont eu le bonheur de l'entendre retrouveront à chaque ligne l'éloquence chaude qui, à l'exemple de Grégoire le Grand, communiquait à l'auditoire, sous l'action de l'Esprit-Saint, le sens divin des vérités de la foi avec la grâce d'y conformer sa vie.

Son Eminence mérite toute notre reconnaissance pour avoir offert à notre siècle une doctrine substantielle sur les instruments de la grâce divine que, lassé d'une mièvre sentimentalité, il exige pour nourriture de sa vie profonde ; pour avoir rivé les obligations morales des chrétiens aux douces chaînes des Saintes Ecritures et de la Liturgie sacrée. Ainsi se comportait saint Paul envers les chrétiens de son temps. Son clergé lui doit aussi une éternelle gratitude pour l'exemple d'une méthode pastorale consacrée par la tradition, citadelle imprenable en dépit de tous les ennemis.

A. GILBERT, c.s.sp.

ALMÉRAS (Charles).

Le Mariage heureux. Avignon, Aubanel [c1945]. 293 p. 19 cm. 265.5

Pour faire sa part dans l'œuvre de rénovation qui s'impose, pour guider les âmes dans la reconquête de la joie de vivre, Charles Alméras leur adresse ces pages qui tentent de leur « faire aimer de leur cœur, déjà enclin à l'aimer, un idéal de vie qui les sauverait de l'enlèvement » (p. 11).

Puisque le mariage est la vocation la plus générale, l'auteur traite en un style infiniment agréable, de façon attachante, des problèmes que suscite la vie à deux, de la participation à l'œuvre du Créateur. Il aborde franchement, sans prudence, d'un point de vue sainement réaliste, tout ce qui touche à l'amour : pensées, désirs, paroles, coquetterie, tendresse, puberté, vie sexuelle, continence, sensualité, flirt, danses, rêveries.

Rêveries !... « [...] qui dira jamais combien de fugues ont été rêvées ? Puis des épisodes plus ou moins sentimentaux viennent s'insérer dans la trame très lâche d'ailleurs de la rêverie : des silhouettes familières se transforment en héroïnes belles, faciles... » (p. 46).

Fi donc de ce sentimentalisme ! Action, force, santé, beauté, la pureté par la Joie !

« Laisse l'occasion facile, sinon tu seras perdu, car le bonheur ne s'achète qu'au prix du sacrifice, car le bonheur ne se conserve que par le sacrifice... La joie de l'âme est dans l'action » (p. 62).

Aux jeunes filles, en particulier, l'auteur donne des réponses claires et précises sur la culture physique, la préparation d'une profession, l'apprentissage de la vie ménagère et la féminité. Il pose exactement le problème des fréquentations et des fiançailles et, enfin, celui de la vie à deux, jusqu'à son plein épanouissement.

L. ST-AMOUR

CHANSON (Paul).

L'Oeuvre de chair. Montréal, Fides [1946]. 64 p. 19.5 cm.
(Editions Familiales de France) \$0.40 (\$0.45 par la poste).

265.5

Pour adultes

Le jansénisme n'a rien à voir en ce livre, inspiré des conceptions à la fois les plus hautes et les plus vivantes du mariage et du plan de Dieu.

L'ouvrage comprend trois chapitres : l'indissolubilité conjugale, l'étreinte conjugale et le sacrement conjugal. L'auteur médite, à la lumière de la philosophie et de la théologie, mais très simplement, sans didactisme, sur la charte divine et les bienfaits humains de l'œuvre de chair. Ses réflexions se lisent comme un poème. Elles n'ont rien de sentimental pourtant : tout y est fondé sur la nature des choses, la parole de Dieu et l'enseignement catholique.

Ce livre se distingue parmi ceux du genre. Paul Chanson, laïc et père de famille, parle crânement d'une spiritualité conjugale encore à naître, de la nécessité d'aborder franchement les problèmes que soulève l'« œuvre de chair » en nous lavant des derniers relents de vieilles et funestes hérésies, que ramènent, sous des noms différents, les diverses époques de l'histoire.

Pages qui ne touchent toutefois qu'un aspect du mariage. Elles ne sont pas un traité complet. L'auteur souhaite des imitateurs. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux et nous assistons à la naissance d'une spiritualité réflexe de l'amour et du mariage. Ne serait-ce pas là un des signes les plus authentiques du lever d'une aurore ?

Louis-Henri BOIVIN

VEILLEUX (Abbé Pierre)

Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres en Gaspésie. Une communauté paroissiale pour des œuvres paroissiales. Montréal, l'Oeuvre des Tracts, mai 1946. 16 p. 19 cm. (Tract no 323)
\$0.10 (\$0.13 par la poste).

271(S)

Cote de la coll.: 3(05)

La communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres fut fondée en 1694. « Elles sont fondées pour enseigner dans les écoles paroissiales, pour soigner les malades, surtout les pauvres, même à domicile. »

Avant la guerre, elles desservaient en France 56 hôpitaux et 45 œuvres de jeunesse.

Débarquées à Québec, le 10 mai 1930, elles sont en charge de l'hôpital de Sainte-Anne-des-Monts et de celui de Maria. Elles dirigent en outre des couvents dans huit paroisses gaspésiennes.

Leur devise est : « Régularité, Simplicité, Travail. »

Élie GOULET

FRANÇOIS (Saint).

Les Plus Beaux Textes de saint François. Traduction fr. de l'abbé Paul Bayart. Paris, Editions Franciscaines [1935]. 63 p. 18.5 cm.

271.3-5

Ce qui nous frappe dans le style de saint François, c'est sa simplicité dépouillée des artifices de la littérature. Sa phrase est une petite franciscaine qui, pauvrement vêtue, va son chemin en priant. La doctrine s'appuie sur les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il met l'accent sur l'humilité, l'obéissance, la pauvreté.

Cette plaquette contient des extraits des *Admonitions et Règles*, des *Lettres*, des *Prières*. Elle se termine par cette œuvre unique qui est peut-être le plus beau poème qui ait été écrit : *le Cantique du Soleil ou Louanges des Créatures*.

La présentation des plus beaux textes de saint François sur un papier de qualité inférieure ne déplaît pas quand il s'agit de ce chevalier servant de Dame Pauvreté.

Élie GOULET

SCIENCES SOCIALES

FESSARD (G.).

France, prends garde de perdre ta liberté. Paris, Editions du Témoignage chrétien [c1946]. 313 p. 21 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste)

335.5(44)

Pour adultes

Les ennemis de la liberté française, ce furent, jusqu'à l'an dernier, les Allemands. Maintenant que le Boche est chassé de France, un autre ennemi de la liberté, plus farouche et plus subtil, travaille en profondeur : le communisme. Sa présence et son action sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont connues et tolérées, que les communistes forment un parti, qu'ils enrégimentent des milliers de citoyens et qu'ils sont devenus une des forces dominantes de la politique française. Le Père Fessard voit tout le danger de cette force montante.

La première partie de l'ouvrage montre dans le communisme une doctrine antichrétienne, antinationale et antihumaine. Il serait vain de vouloir donner un aperçu de cette partie de l'ouvrage. Qu'il me suffise de dire qu'il y a là une véritable somme d'arguments solides, irréfutables, contre l'idéologie communiste. Le Père Fessard se garde bien d'user, envers ses adversaires, de l'argument d'autorité. Il préfère s'en rapporter aux propres textes communistes et en faire ressortir les erreurs, les faussetés, les contradictions flagrantes.

L'auteur ne s'en tient pas qu'aux textes. Il s'occupe aussi et surtout des faits. Et, à ce titre, le chapitre intitulé *l'Action du*

communisme français démontre de la façon la plus péremptoire la duplicité du P.C.F., tour à tour nationaliste, collaborationniste, pacifiste, résistant. Attitudes d'un illogisme absolu, si l'on s'en tient aux principes, mais rigoureusement logique si on se rapporte aux sentiments réels des communistes, pour qui la Russie soviétique est la grande, l'unique patrie !

La deuxième partie de l'ouvrage étudie les procédés de pénétration communiste. Qu'on lise et on sera édifié ! Intimidation, violence, politique de la main tendue, voilà quelques-uns des aspects innombrables d'une politique machiavélique.

Tout le long de ce remarquable ouvrage, l'auteur montre le parallélisme saisissant de l'attitude communiste et de l'attitude hitlérienne : mêmes procédés, même mépris de la vérité, même audace et même cruauté.

J.-M. DELÂGE

BENOIT-GUYOD (Georges).

Navigateurs du temps jadis. Paris, J. de Gigord. 124 p. ill. 19.5 cm. (Coll. *l'Etrave*).

355.49(44) "17-18"

Cote de la coll.: 355.49

Il fut un temps où la piraterie était à l'honneur et nul mieux que Yves de Kerguelen ne s'y adonna avec autant d'ardeur et d'habileté. Louis XV avait-il une mission périlleuse à mener, Yves de Kerguelen mettait à la voile et ses vaisseaux corsaires sillonnaient la mer, courant sus à l'adversaire, sans se préoccuper ni de son nombre ni de sa force.

Bruat fut, avec l'enseigne de vaisseau d'Assigny, le héros de ces belles pages d'histoire écrites par la France au siège d'Alger. Son tact, ses grandes qualités de diplomate et de marin en font une figure marquante.

Mais le héros le plus attachant de ces fastes est sans contredit Pierre Savorgnan de Brazza, du royaume Lombardo. Vénitien mais naturalisé Français, ses prouesses comme navigateur et explorateur révèlent une âme d'élite. La France lui doit la conquête d'une partie du Congo.

Cet ouvrage, captivant et trop court, est d'une langue sobre, de bonne frappe.

R. LEGAULT

LACROIX (Camille).

Pour mieux comprendre nos enfants. Paris, Editions Oeper. 140 p. 19 cm. (*Oeuvre populaire d'Éducation et de Rénovation*). 37.01

Rien d'un traité didactique sur l'éducation, mais dans une forme claire, accessible à tous, des conseils pratiques inspirés d'une expérience qui, connaissant bien la psychologie des enfants, les agrément de détails piquants, d'anecdotes originales cueillies

à même la vie quotidienne de notre époque où il y a tant à reprendre sur ce sujet capital. Autant de titres qui recommandent ce livre à tous les éducateurs, aux parents, mais plus particulièrement aux jeunes époux qui ont à faire le difficile apprentissage, si négligé, de l'éducation des enfants. Et rien ne saurait mieux les y engager que de leur dire qu'ils trouveront dans cette étude, si agréablement présentée du charme et de l'attrait.

Denis MONTBOISÉ

SCIENCES APPLIQUÉES

MARTI (Andrée).

Grandes Inventions. Paris, les Editions Ouvrières. 230 p. ill. 18 cm. (Coll. *A la découverte de...*).

6(09)

Cote de la coll.: 04

En une quinzaine de chapitres, on nous offre l'historique de la plupart des grandes inventions, depuis l'allumette jusqu'à la bombe atomique, en passant par la navigation à vapeur, le télégraphe, la photographie, l'aviation, etc. Dans certains cas, au lieu de suivre tout le processus d'une invention, on se contente d'attirer notre attention sur ses derniers progrès.

Inutile de dire qu'un tel ouvrage est instructif. Il se lit d'ailleurs avec un vif intérêt, en raison de la vivacité du style, du choix judicieux des faits rapportés et de l'allant des biographies.

Vous serez rempli d'étonnement et d'admiration devant le cheminement lent et constant du progrès humain, depuis les balbutiements de la préhistoire jusqu'aux plus sensationnelles découvertes modernes. Et quelle leçon d'humilité et de prudence peuvent tirer de cette lecture tous ceux qui ont toujours les mots de « bêtise » ou de « folie » à la bouche lorsqu'il s'agit d'une nouveauté qui les déconcerte ! Combien de ces « folies » dont nous jouissons aujourd'hui ont cloué leurs auteurs au pilori de l'opinion !

André JANOËL

NAZIER (Dr J.-P.).

Éducation sexuelle. Paris, la Vulgarisation scientifique [c1946]. 92 p. 19 cm. (Coll. *Études et Documents*).

612.6

Mauvais

L'auteur part du principe que l'éducation sexuelle doit être basée sur la connaissance exacte des sexes. Il divise son opuscule en deux parties : la première décrit les organes sexuels de l'homme et de la femme et tout le processus de la génération ; la deuxième tire les conclusions de la première partie ; ces conclusions se ramènent toutes à celle-ci : les malheurs conjugaux ont leur source dans l'ignorance des conditions précises du comportement amoureux.

C'est bien restreindre le problème de l'éducation sexuelle que de ne considérer que sa partie physique, matérielle, et de ne pas le brancher sur la grande question de l'amour et de la vie. Ainsi tronqué, il ne peut être adéquatement résolu. On en arrive à la grossière erreur de croire avec le Dr Nazier que la connaissance scientifique de « la physique de l'amour » constitue la panacée de tous les maux du mariage !

Comme il serait trop long d'exposer ici au complet ce que doit être l'éducation sexuelle d'après les vrais médecins catholiques et d'après l'enseignement de l'Eglise, je renvoie purement et simplement au livre du R. P. Charmot, s.j., *l'Amour bumain*, spécialement au chapitre XVII, que l'illustre Jésuite a intitulé : *La confiance mutuelle* et qui pourrait à juste titre s'intituler : *La véritable éducation sexuelle*. Qu'on me permette d'ailleurs de citer la conclusion de ce chapitre qui, dans sa solution intégralement catholique du problème, montre du même coup l'insuffisance de la brochure du Dr Nazier.

« Nous veillerons à développer les beaux côtés de la propagation de la vie, et à traiter avec une respectueuse sobriété ce qui n'en est que la lettre, que l'instrument matériel. Agissons comme des artistes qui montrent la *beauté par-delà la technique*. (Les passages soulignés le sont par le Père Charmot lui-même.) Oui, sans doute, il faut y mettre la clarté nécessaire et donner les détails utiles, mais rien n'est plus nécessaire, ni plus utile, que de mettre chaque chose à *sa place* et orientée comme elle le fut par Dieu.

« M. Dévaud a trouvé la formule de la bonne méthode : « La meilleure éducation sexuelle est celle où le sexe tient le moins de place possible.

« Un pédagogue qui n'est ni prêtre ni même catholique, mais dont le sens de la vraie éducation est des plus profonds, a écrit ceci : « On fera bien de tenir compte de quelques vérités anciennes. La première, c'est que, dans ce domaine, il s'agit de dériver l'attention bien plutôt que de la concentrer. Les instincts sexuels sont, par nature, suffisamment conscients : c'est une aberration que de les projeter, pour ainsi dire, dans les hémisphères cérébraux, de façon à leur donner sur l'âme une emprise plus grande encore.

« Nous proposerions, pour terminer, une dernière formule : l'initiation est bonne, lorsque les images perdent leur vivacité dans la lumière plus vive des *idées*, lorsqu'on est moins préoccupé du corps que de l'*esprit*. Ou encore : l'initiation est bonne, lorsqu'elle part d'en haut et ramène l'âme *en haut* ; mauvaise lorsqu'elle part d'en bas et s'arrête au niveau de la chair. » (Charmot, *l'Amour bumain*, p. 239-240.)

Le factum de M. Nazier s'arrête certainement « au niveau de la chair ». Son initiation sexuelle est donc mauvaise. Uniquement naturaliste et matérialiste, son enseignement comporte de graves erreurs : une grande sympathie — et plus qu'une sympathie — envers les onanistes et les masturbateurs, pourvu qu'ils ne nuisent pas à la santé de leur corps (le corps seul compte, jamais les lois morales et la loi de Dieu !) ; la négation de la possibilité de la chasteté pour la femme, toujours pour raison de santé et d'équilibre physique. Ce sont là les deux principales erreurs. Il serait trop long de relever toutes les autres, tous les manques de nuances, toutes les affirmations osées, toutes les contradictions.

Les quelques conseils pratiques de cette brochure, on peut facilement les trouver ailleurs. Qu'on rejette donc sans hésitation ce précis d'éducation sexuelle.

Paul GAY, c.s.sp.

BEAUX-ARTS. DIVERTISSEMENTS

CÉRAN (Claude).

« *Bifur 3* ». Récit et commentaires par Claude Cérán. Lyon, Editions Penser Vrai, 1946. 31 p. ill. 23.5 cm. (Coll. *les Soirées de l'O.F.D.A.*, no 5).

792

Pour adultes

Commentaires et scénario du film français portant ce titre.

Georges et André sont associés dans une entreprise de transport par camion Paris-Marseille.

Gisèle est une danseuse célèbre ; elle vit avec un homme du nom de Paul, espèce d'énergumène jaloux et enragé. Après une scène violente où Paul menace de la tuer, Gisèle s'enfuit, après l'avoir momentanément emprisonné dans la maison ; elle arrive à l'auberge voisine « *Bifur 3* » au moment où Georges et André, après s'être reposés un peu, remontent dans leur camion pour continuer leur voyage. Ils cèdent aux supplications de la jeune fille et consentent à l'amener avec eux jusqu'à Marseille où elle doit rencontrer son impresario.

En cours de route, Paul, qui est parvenu à sortir de la maison et qui les poursuit en auto, dépasse le camion et se place en travers de la route pour forcer Georges à s'arrêter ; mais ce dernier entre en collision avec l'auto, entraînant la mort de son occupant ; il continue ensuite sa route sans s'arrêter, ce qui amène toute une série de complications tragiques et sentimentales.

Denis MONTBOISÉ

DARMONT (Pierre).

Paméla. Récit du film et commentaires par Pierre Darmont. Lyon, Editions Penser Vrai, 1945. 30 p. ill. 23.5 cm. (Coll. *les Soirées de l'O.F.D.A.*, no 3).

792

Le récit de ce film nous donne une interprétation de la manière dont se seraient servi les royalistes pour sortir le jeune Dauphin de son cachot.

Cette étude sur *Paméla* a le dessein d'analyser pour le grand public les éléments psychologiques, artistiques, moraux de ce film. En même temps elle pose de nouveau la passionnante énigme de « l'Inconnu du Temple ».

Le film a des qualités certaines, quoiqu'il encoure des réserves pour le « climat » moral où se situe l'intrigue.

« Encore qu'il ait été fort critiqué par certains pour les libertés qu'il prend avec l'histoire, on ne peut dire que les faits qu'il montre soient toujours imaginaires : la légende se confond bien souvent avec l'histoire. Et « l'Enigme du Temple » n'a jamais été résolue par les plus graves historiens : des lettres rigoureusement authentiques (certaines paroles de Joséphine de Beauharnais en particulier) nous apportent des preuves que les auteurs n'ont pas été aussi fantaisiste qu'on pourrait le croire » (p.2).

Denis MONTBOISÉ

RUSZKOWSKI (André).

PH contre Gestapo (« The Silver Fleet »). Etude et commentaire par André Ruszkowski. Lyon, Editions Penser Vrai, 1946. 30 p. ill. 23.5 cm. (Coll. *les Soirées de l'O.F.D.A.*, no 6).

792

Cette brochure nous donne le scénario commenté d'un film anglais *The Silver Fleet* dont la version française a pour titre : *P.H. contre Gestapo*.

Jaap van Leyden, ingénieur en chef et principal actionnaire des chantiers navals de Schipsholm, en Hollande, est convoqué par la Gestapo et mis en demeure de collaborer. Van Leyden accepte, est traité de Quisling par ses compatriotes, mais sous le pseudonyme de Pieter Hein, héros légendaire de Hollande, il dirige lui-même la Résistance dans ses chantiers et parvient à envoyer un de ses sous-marins en Angleterre, mais il devra sacrifier sa vie pour en couler un autre rempli de hautes personnalités nazies.

La plaquette est illustrée de nombreuses photos provenant du film et nous donne une bonne idée de ce que l'on peut voir sur l'écran.

Denis MONTBOISÉ

LITTÉRATURE

BAUDELAIRE.

Charles Baudelaire. Pages choisies. Montréal, Fides, 1946. 95 p. 18 cm. (Coll. *Selecta*) \$0.35 (\$0.40 par la poste).

84-1

Cote de la coll.: 84-8

Voilà Baudelaire avec son esprit étrange, sa sensibilité malade, son goût du rare et du faux, son mépris du simple et du vrai, son culte de la forme et du rythme. Voilà cet être attachant et détestable qu'on a souvent proclamé « poète catholique » et qui est avant tout, comme le dit si bien M. François Hertel dans sa préface, « un pécheur épris de pureté ».

Après nous avoir donné du Baudelaire poète, les *Pages choisies* nous le montrent critique d'art et critique littéraire. Baudelaire se révèle ici un maître-poète en même temps que « philosophe et psychologue avertis » (p. 8, Préface).

Roger CHEVALIER

LAMARTINE.

Alphonse de Lamartine [Poésies choisies]. Montréal, Fides, 1946. 94 p. 18.5 cm. (Coll. *Selecta*) \$0.35 (\$0.40 par la poste). 84-1

Cote de la coll.: 84-8

Ce recueil, sans grand mérite, s'inscrit dans la collection *Selecta* et c'est ce qui fait sa valeur. L'allure des longs poèmes est plutôt monotone, et il est peu de vers qui frappent et retiennent l'attention. Cependant, le livre offre une matière relativement considérable, qui est au moins un aperçu de l'œuvre lamartinienne ; à ce titre, comme toute la collection, il sera sûrement le bienvenu.

André JANOËL

FRISON-ROCHE (R.).

Premier de cordée. Montréal, l'Arbre [c1946]. 382 p. hors-texte 18 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste). 84-3

Ouvrage sur l'alpinisme, en deux phases. Dans la première, lente, longue et vague, la nature semble vouloir tout assujettir. Les hommes en sont les victimes impuissantes : dépression des caractères, accidents, mortalités, ténèbres. Mais la volonté se dresse, l'action s'organise, la vie reprend avec intensité. L'esprit de conquête brise les obstacles. La deuxième partie présente les croisades vers le soleil plus proche, l'humain y voisinant avec l'héroïsme. L'amour et l'instinct se heurtent pour ensuite rebondir unis dans la lumière des hauteurs. N'y a-t-il pas jusqu'aux humbles vaches qui, postées là-haut, prennent des allures de conquérantes et se livrent à des combats royaux d'un intérêt inusité !

Le style, hélas ! manque de variété et de fini. Que de répétitions, que de longueurs ! Les descriptions, en général, gagneraient à être condensées. Heureusement toutefois, le fonds présente suffisamment de richesse pour sortir vainqueur de cet obstacle. L'intrigue emporte le morceau : elle offre des scènes si captivantes, des leçons de courage si éloquents !

L'œuvre est vraiment belle.

Albert BERGERON

LAMARTINE (Alphonse de).

Geneviève. Histoire d'une servante. Montréal, Fernand Pilon. 303 p. 19.5 cm. (Collection *Pages oubliées*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3

Pour adultes

Oeuvre mortellement ennuyeuse. Je veux bien admettre que l'héroïne, Geneviève, est d'une rare vertu et d'une grande noblesse. Mais pourquoi toute cette mièvrerie, ces attendrissements bête-bêtes, cette intrigue de mélo et ce style fleuri, pompeux et soporifique ? Vraiment, il est difficile d'atteindre à un tel degré de platitude.

J.-M. D.

RODE (Henri).

Le Chariot de jeunesse. Roman. Montréal, Parizeau [1946]. 329 p. 19.5 cm.

84-3

Dangereux

Dans une cacophonie de sentiments pas très nobles domine la voix puissante de la chair. Florent Manigan, Elise Samain, Edouard Balisier, sa fille Laura, tous sont pris, d'une façon différente et à des degrés divers, par une sensualité tyrannique. Ils mènent une vie sans idéal, à la recherche d'un amour qui n'est jamais que la caricature de l'Amour.

L'impuissance de ces quelques petits bourgeois devant des problèmes que tout être vivant doit affronter un jour ou l'autre, l'espèce de fatalité qui semble peser sur eux, en font de pauvres loques, des êtres misérables.

Henri Rode possède de très convenables qualités d'écrivain. Mais, est-ce procédé ou faiblesse de composition ? en tout cas, l'œuvre est touffue, diffuse. Le désordre des âmes s'exprime d'une façon étonnante dans un désordre du style et de la composition.

Je n'hésite pas à ranger *le Chariot de jeunesse* dans la catégorie des œuvres malsaines. Je ne sache pas qu'un roman consacré à l'amour libre, à l'amour tout-puissant, où la lâcheté voisine l'inceste, puisse être considéré comme recommandable.

J.-M., D.

LEFEBVRE (Louis).

Léon Bloy. Paris, Bonne Presse [1946]. 149 p. 19 cm. \$0.35 (\$0.40 par la poste).

84-8

Cet ouvrage aurait pu s'intituler : *Pensées de Léon Bloy*. En effet, Louis Lefebvre, après nous avoir introduit à grands traits dans la vie et l'œuvre de Bloy, nous présente de nombreux et courts extraits du Pèlerin de l'Absolu — pensées, jugements — classés sous les titres suivants : *l'homme de Dieu, l'homme de douleur, l'homme de douceur, l'écrivain*.

C'est un grand risque que de nous présenter un auteur aussi complexe que Léon Bloy dans de simples citations détachées de leur contexte, sans même les références aux ouvrages de l'auteur. Aussi ceux qui voudront connaître tout Léon Bloy feront bien de s'enrichir ailleurs.

Pourtant le choix est ici judicieux. Et ceux qui ont fréquenté l'auteur de *la Femme pauvre* et du *Désespéré*, reliront avec plaisir tel extrait, telle pensée, tel jugement. Ils retrouveront ce passionné de la justice et de Dieu, ce fustigeur de toutes les turpitudes, le Pèlerin de l'Absolu.

P. ÉTIENNE, o.f.m.cap.

DEKOBRA (Maurice).

Sept Ans chez les hommes libres. Journal d'un Français aux Etats-Unis, 1939-1946. New-York, Maison française, c1946. 381 p. 20 cm. \$2.00 (\$2.15 par la poste).

84-94

Mauvais

L'auteur décrit des scènes et anecdotes d'inspiration malsaine. Cette étude des mœurs américaines, faite par un étranger, ne manque pas de piquant ; mais elle n'indique rien de bien édifiant, tout au contraire.

Nous sommes en face d'un auteur qui méprise tout de ce qui nous est le plus cher. Il ridiculise la *Legion of Decency* fondée par l'épiscopat des Etats-Unis, qui répondait par là à l'invitation de S. S. Pie XI (*Vigilanti Cura*, 29 juin 1936). Il prône comme base de l'ordre nouveau d'après-guerre le malthusianisme et l'eugénisme légalisés et obligatoires.

Evidemment on trouve, en plus, dans cette manifestation de l'esprit français laïcisant, la justification de la théorie de l'art pour l'art, de même que d'autres erreurs flagrantes.

C'est au plus un document utile à mettre au dossier du laïcisme.

Armand PERRIER, D.Ph., D.Th.

PANGE (Jean de).

Mes Prisons. Montréal, Parizeau [c1946]. 268 p. 19. 5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-94

Le titre laisse présumer qu'il s'agit d'un journal d'interné : un Lorrain raconte en effet, presque au jour le jour, sa captivité ainsi que les faits qui la précédèrent.

Les livres du genre se ressemblent souvent beaucoup. On y trouve invariablement une grande admiration pour la générosité des Anglais et on n'oublie pas de faire la louange de la solidité et de la solidarité de l'Empire britannique. Il y a aussi les inmanquables couplets sur la « trahison » de Vichy. Ce qui distingue les

présents Mémoires des ouvrages similaires, c'est le son profondément chrétien, franchement catholique qu'il rend. Ce qui en fait un témoignage émouvant, parce que plus humain.

André JANOËL

RAYNAUD (Edgard).

« ...*El j'ai vécu de nouveau.* » Buenos-Aires, Editions du Trident, 1944. 142 p. 21 cm. (Coll. *Documents*, vol. 2).
84-94

Il nous est toujours agréable de lire ces journaux intimes de prisonniers. Nous y trouvons sans cesse quelque chose de nouveau, parce qu'aucun des instants de la vie du détenu ne ressemble au précédent.

M. Raynaud, sans prétentions littéraires, nous présente des récits simples et intéressants sur sa captivité en Allemagne. Quelques-unes de ces pages, qu'il n'avait pas l'intention de publier, sont toutes à son honneur. Elles attestent son courage et son patriotisme.

Jacques NOLET

TRUDEL (Marcel).

Vézine. Montréal, Fides, 1946. 264 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).
C84-3

Si Marcel Trudel s'est imposé comme historien en traitant de magistrale façon de l'influence de Voltaire au Canada, il ne me semble pourtant pas trop osé de dire que l'unanimité élogieuse de la critique se fera encore plus facilement autour de *Vézine*, son récent roman. Il peut paraître paradoxal qu'un historien passe aussi facilement à un genre libre comme celui de la fiction ; mais le fait s'explique quand, à la lecture du roman, on relève un ensemble de faits, de personnes et de circonstances propre à indiquer que l'auteur parle souvenir beaucoup plus qu'imagination.

Vézine, c'est l'histoire d'un certain Carolus Vézina, habitant Saint-Narcisse de Champlain. Vieux garçon disgracié par la nature, il fut toute sa vie l'objet des moqueries de ses voisins, ce qui l'a rendu timide et sauvage. Il vit d'indépendance, sans souci ni argent. Il a fait de la nature sa confidente. Sa principale occupation consiste dans la pêche au bord de la rivière Batiscan. Un jour, un ami d'enfance de Vézina, Nelson Thibault, revient s'établir au village. Il a trois filles : Léone, Aurélie et Luce. Cette dernière, adolescente délurée, accompagne son père et Vézine à la cueillette des framboises et à la pêche. Vézine s'éprend graduellement de cette fleur qu'il rêve de cueillir. Il se butte à mille obstacles : son âge, sa situation, la belle-mère. D'ailleurs, Luce l'aime-t-elle ? Il est vrai qu'elle ne manque pas d'assiduité aux excursions, qu'elle lui pose des litanies de questions, qu'elle joue avec ses souris blanches et admire sa cage aux hirondelles. Mais l'épou-

serait-elle ? Vézine se creuse le cerveau. Lors d'une veillée chez les Thibault, Luce apparaît plus ravissante que jamais au timide amoureux. Hélas ! Ti-Bert Brouillette l'accapare.

Les commères, apparemment nombreuses à Saint-Narcisse, ont remarqué que le vieux garçon « relaquait » la petite Luce et elles entreprennent une campagne de dénigrement sous le haut commandement de la mère Mélida. On accuse Vézine de scandale. La calomnie fait son tour de paroisse et réussit à le chasser du village. Il ne peut non plus obtenir la position de cantonnier. Pour comble, Luce s'en va étudier chez les Ursulines, aux Trois-Rivières. Qu'offrir à la jeune fille pour qu'elle se souvienne de lui ? Il achète chez le marchand général, une paire de ciseaux dorés qu'il paiera en perdrix. Il part alors pour le couvent où il pourra causer, au parloir, avec l'Ursulinette à qui il parvient à glisser son cadeau. Le grand geste accompli, le sourire de Luce le suit longtemps, jusqu'au fond de son grenier. Arrive la grippe espagnole, dont Luce est mortellement atteinte. Vézine apprend la nouvelle trop tard pour assister aux funérailles. Quelques jours plus tard, il visite le cimetière, regarde les fleurs qui couvrent le tertre. Luce est devenue herbes et fleurs. Elle est bien à lui maintenant. Il sera heureux pour toujours.

Cette intrigue, bien bâtie, vraiment humaine, relève sans doute de la fiction ; mais la topographie n'est pas fantaisiste et les scènes de commérage, les événements marquants de la vie paroissiale comme la Messe de Minuit ou les « visites au corps » des défunts, de même que les faits quotidiens de l'attroupement au Bureau de Postes, ou encore le brouhaha des clients au magasin général, sont le reflet fidèle de nos mœurs villageoises. On est aussitôt frappé par le naturel des dialogues, typiques et pittoresques ; on dirait une chronique.

Le personnage de Vézine est puissamment campé. Son physique ne nous échappe pas non plus que sa psychologie, simple mais combien réelle et captivante. Peu facile cette incursion dans le subconscient d'un célibataire en proie au mal d'amour, en lutte avec des contrariétés toujours nouvelles et insurmontables ! Marcel Trudel l'a bien réussie. Tous les caractères sont ainsi bien dessinés. En plus de Vézine et de Luce, très sympathiques tous les deux, on peut noter celui du père Thibault, type du bon rentier, que la faveur du succès n'a pas grisé et qui se souvient de ses humbles origines, alors que sa femme, fière et vaniteuse, veut jouer les grandes dames. Il ne faut pas oublier non plus Madame Dessureault, le type de la commère à la langue inlassable. Enfin, Marcel Trudel a excellé à nous peindre la vie d'un village canadien-français, avec ses vedettes : le prêtre, le médecin, l'homme public ; avec l'escadron détestable de ses commères, auquel l'essaim multicolore des jouvencelles, dont quelques-unes vont aux grandes études, sert de charmant repoussoir. Tout n'y est pas décrit, mais le contenu est authentique.

Le style court, facile, allègre. En dépit de quelques répétitions fastidieuses, l'ensemble conquiert et captive. Le Docteur ès Lettres déploie sa compétence : descriptions vivantes et légères, trouvailles heureuses qui s'égrènent à chaque chapitre, pour donner encore plus de lustre à une œuvre par ailleurs si brillante. On reprochera peut-être l'emploi des canadianismes, qui foisonnent : quant à moi, ils me paraissent ajouter au sain réalisme de l'ouvrage, d'autant plus qu'ils sont insérés avec art, qu'ils servent de judicieux assaisonnement

Vézine est l'œuvre savoureuse d'un psychologue soucieux du sens profond des moindres gestes, d'un homme cultivé qui aime son patelin, d'un penseur délicat, sensible aux joies simples de la vie, d'un écrivain maître de sa phrase. Ne criions pas au chef-d'œuvre, mais gardons la conviction que Marcel Trudel vient d'ajouter son nom à ceux de nos écrivains dont les ouvrages attestent notre sortie de l'adolescence littéraire.

Albert BERGERON

MARTIGNY (Paul de).

L'Envers de la guerre. Montréal, les Editions du Lévrier, 1946. 2 vol. 19.5 cm. \$2.00 (\$2.15 par la poste)

C84-94

Qui ne connaît Paul de Martigny dont la plume facile est familière depuis longtemps aux lecteurs du Canada français ? L'auteur est le gagnant d'un prix David. Il a également écrit *la Vie aventureuse de Jacques Labrie*. Au cours de la dernière guerre, M. Paul de Martigny, accompagné de son épouse, était en France en devoir professionnel. L'invasion sinistre les a surpris tous deux en plein Paris.

L'auteur nous présente quasi au jour le jour les événements qui se sont déroulés à compter du 12 mai 1940. Presque quotidiennement le reporter canadien-français a pris la plume et il a tracé quelques lignes comme un photographe enregistre une scène typique. L'invasion a surpris la France. M. de Martigny, bien qu'il n'en fasse pas une thèse, étale l'impréparation militaire et surtout le désarroi des esprits en ce pays. Il a fait du camp de concentration ainsi que son épouse. Il en décrit l'effarante atmosphère. On ne peut l'accuser d'être hostile à la France. On sent au contraire qu'il l'aime, mais il souffre de la carence administrative qui y a trop longtemps prévalu. Certaines pages donnent l'impression que l'auteur est trop pro-britannique, mais pour peu que l'on continue la lecture on se persuade que le salut de la France ne pouvait venir que de la Grande-Bretagne et des États-Unis, et M. de Martigny s'en était rendu compte.

On ne résume pas le Carnet d'un reporter. Ce sont de petits événements, de menus faits consignés pendant des mois et des années mais où nous percevons la souffrance des envahis et des prisonniers militaires ou politiques. L'auteur juge certains colla-

borateurs avec sévérité et il a raison, encore qu'il faille comprendre le sentiment de personnes ayant souffert et ayant cherché à améliorer leur sort physique et moral par tous les moyens possibles.

Comment pouvons-nous nous étonner, par ailleurs, que les bombardements intenses de l'aviation britannique aient été l'objet de tant d'interprétations contradictoires, quand l'auteur, à plusieurs reprises, nous indique que les Français n'en comprenaient pas toujours le sens et lui de même ?

Les pages de M. Paul de Martigny valaient d'être écrites. Elles nous intéressent surtout parce qu'il est Canadien et qu'il nous apporte les réflexions d'un compatriote que la destinée a immobilisé un moment en France, en pleine tourmente. Il a vu avec ses yeux de Canado-américain le grand drame européen et français. Son récit, écrit sans prétention, n'entre pas dans des considérations idéologiques oiseuses, mais il fait bien saisir l'ampleur et l'acuité du drame qui s'est joué sur la terre de France pendant plus de cinq ans et dont les effets ne sont pas encore effacés. Qu'on ne cherche pas les vues profondes d'un grand politique ou d'un grand philosophe sur ce qui s'est passé en France pendant quelques années : on se tromperait grandement. C'est le reporter qui note des tranches de vie à Paris, au camp de concentration, dans les trains, en banlieue, et le tout est d'une grande éloquence et d'un extrême intérêt. On lira ces pages avec profit. Elles complètent ce que d'autres récits écrits par des Anglais, des Américains ou des Français pourront nous apporter.

Rodolphe LAPLANTE

SÉVIGNY (Major Pierre).

Face à l'ennemi. Introduction du Major gén. T.-L. Tremblay. Montréal, Beauchemin [c1946]. 176 p. front. 20.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-94

Un autre récit de la guerre. Un autre coin du rideau levé sur le drame angoissant. Le journal d'un homme qui a connu le feu, la peur, les blessures et qui a senti la mort, littéralement, dans la décomposition des cadavres de ses frères ou de ses ennemis.

Il faut l'avouer, après avoir lu, pendant six ans, tant de récits horribles, après s'être tant saturé l'esprit et les yeux d'images de guerre, on a besoin de ne plus penser à tout cela. Et ce livre nous ramène des souvenirs qu'on voudrait loin. L'auteur s'impose par là « la tâche de servir encore » (p. 10).

Un ami avec qui je causais de *Face à l'ennemi*, lui reprochait son « manque de couleur ». Le major Sévigny, j'en suis sûr, n'a pas voulu nous livrer une description dantesque, mais bien ses impressions personnelles, et, à travers lui, celles de tous ses compagnons d'armes pour que nous gardions d'eux un souvenir reconnaissant et fier.

Roger CHEVALIER

SELVINSKI, FICH [et autres]

Filles du peuple russe. Quinze récits de guerre. [Alger] Charlot [1944]. 138 p. 21 cm. (Coll. *les Ecrivains soviétiques*, publiée sous la dir. d'Albert L. Cymboliste).

891.7-94

Nous n'éprouvons aucun enthousiasme à lire ces récits de guerre uniquement consacrés à des exploits féminins, exploits qui s'intègrent malheureusement dans un contexte social — même si cet ouvrage n'en laisse rien soupçonner — dressé contre les lois les plus fondamentales de la nature.

Il n'est pas incroyable que des jeunes filles aux mâles énergies, puissent accomplir des faits d'armes dignes des plus grands génies militaires. Témoins les Jeanne d'Arc et les Madeleine de Verchères... Nous savons que la femme possède, dans l'épreuve, une puissance morale qui la rend capable de subir les plus atroces privations, de surmonter les pires obstacles et de vaincre les plus fermes résistances. Mais nous déplorons son émancipation au sens communiste du mot.

Jacques NOLET

HISTOIRE. GÉOGRAPHIE. BIOGRAPHIES

BERNOVILLE (Gaétan).

L'Épopée des Lucs et les Saints Innocents de la Vendée. Ill. de R. Moritz. [Paris] Lanore [1945]. 238 p. ill. 19 cm. \$1.35 (\$1.45 par la poste).

9(44)

Voici un livre magnifique qui ne manquera pas d'intéresser tout le monde. L'histoire de la Vendée, en ces tristes années de la Terreur, n'est-ce pas l'histoire de toute la France ? « Je vous nomme donc », écrivait Louis XVIII à Charette, « Général de mon armée catholique et royale ; en vous obéissant, c'est à moi qu'elle obéira. »

Lorsque les Vendéens virent leurs églises fermées, leurs prêtres emprisonnés, ils jurèrent de conquérir leur liberté. La révolte vendéenne fut avant tout une guerre religieuse, qui eut son retentissement dans la France entière. Charette et le curé Barbedette furent assez longtemps la terreur des Républicains et, chose merveilleuse, avec toute la cruauté dont étaient capables ces Bleus sanguinaires, ils ne sont jamais parvenus à vaincre la résistance de ces deux héros dont les aventures nous semblent légendaires.

Les pages les plus impressionnantes du volume sont sans contredit celles où l'auteur nous décrit le massacre des habitants du Petit-Luc. Le 28 février 1794, quatre cent cinquante-huit paisibles paroissiens et leur curé, M. Voyneau, sont traîtreusement

assassinés par les Républicains. La plupart se sont réunis dans l'église où ils mourront le chapelet à la main et l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine. « Ainsi le plus pur sang chrétien a ruisselé aux pieds même de Notre-Dame, fécondant à jamais la terre qui lui est dédiée. »

L'auteur nous montre comment, tout le long de l'histoire, ces paysans sont restés fidèles aux traditions de leurs ancêtres. Pour eux, le curé de la paroisse c'est le Père incontesté, le représentant vivant de Dieu, à qui l'on confère une quasi-infaillibilité, autour duquel on se presse dans le danger et que l'on défend contre tout ennemi. Le Ciel leur a toujours départi des pasteurs dignes de leur foi et de leur patriotisme.

Tel qu'il est, le livre de Gaétan Bernoville nous apparaît comme le vibrant témoignage d'une âme sincèrement catholique, qui, tout en racontant l'admirable épopée des Lucs, se fait le postulateur de la cause des Saints Innocents de la Vendée. Il nous semble légitime d'espérer que les cent petits anges qui ont subi le martyre près de leurs parents, dans l'église du Petit-Luc, jouiront bientôt de la gloire qui auréole leurs compagnons de la Judée.

Jacques NOLET

LISSAGARAY.

Histoire de la Commune de 1871. Buenos-Aires, Editions du Trident [c1944]. 517 p. 21 cm. (Coll. *Documents*, vol. 1).
9(44) Mauvais

« *L'Histoire de la Commune de 1871* a été écrite par un communard. Elle n'est donc pas l'œuvre d'un froid historien. » (Note des éditeurs.)

Nous n'avons pas à retracer les péripéties de cette révolte parisienne, ni même à la juger. Les éditeurs voudraient y voir une image de la Libération de Paris de 1944. Un tel rapprochement nous paraît étrange. Il n'est venu à l'esprit de personne. La Commune de 1871 fut la révolte d'une clique au service d'une mystique révolutionnaire du type « drapeau rouge », contre un gouvernement républicain légal qui venait de renaître sur les ruines du Second Empire. Elle n'a rien de commun avec les grandes journées de la Libération de 1944, où tout Paris, d'entente avec les chefs des Armées alliées, se souleva pour chasser l'étranger qui, depuis quatre ans, s'était acharné contre l'âme même de la Patrie.

Il ne faut pas chercher dans ce livre l'histoire pure et simple, impartiale et vraie, de la Commune de 1871. L'auteur écrit dans un but apologétique, pour justifier la Commune et, par elle, son propre idéal communiste, radicalement anti-catholique. Il a composé son ouvrage en Angleterre, où il s'était réfugié pour échapper à « la justice des Versaillais ».

Justifier la Commune de 1871, parce qu'elle voulait réaliser la démocratie ouvrière, universelle et révolutionnaire — ce qui, depuis, a pris le nom plus simple de « communisme » — tel est l'objet direct de l'ouvrage de Lissagaray. Son raisonnement n'est pas compliqué. C'est celui des « camarades » de toujours. L'Internationale de Paris voit dans la Constituante, régulièrement élue, une menace du rétablissement de la monarchie, c'est-à-dire un instrument pour le règne de l'or et l'oppression de l'ouvrier ; donc il faut la détruire. Il est curieux que l'auteur n'ait pas songé qu'une telle révolte, sous le nez du vainqueur, n'avait aucune chance d'aboutir. De plus, n'était-il pas criminel, dans de telles circonstances, d'exposer et de sacrifier la vie de plusieurs milliers de citoyens ? Mais, « au-dessus de toutes ces foules, l'idée d'humanité planait, tant cette révolution populaire était foncièrement saine » (p. 222) !!!

Communiste, Lissagaray est évidemment anticlérical. Il ne manque pas une occasion de rendre le clergé responsable ou au moins complice de tous les maux de l'époque. Ses sentences sont à l'emporte-pièce et feraient bonne figure à côté de celles de Marcel Fourrier ou de Georges Altman, dans l'anarchiste *Franco-Tireur*.

Les premiers honneurs reviennent évidemment aux Jésuites, « maîtres du clergé », « les seuls tacticiens de quelque suite » (p. 81). L'archevêque de Paris est simplement « Darboy évêque » (p. 17). « Do ut des », est la devise du clergé (p. 24). Mais voici un parterre plus garni : « [...] les chefs du clergé virent plus nettement que personne le danger d'un avènement des travailleurs. Leurs menées furent très souples. Une sorte d'évêque à la Turpin, botté, barbu, jovial, grand videur de bouteilles et retrousser de cotillons, mais large et langue hâbleuse, Bauer, ne quittait jamais Trochu, activant son antipathie de la garde nationale. Pourtant ils surent mettre le grain de sable à l'endroit vital, pénétrant les Etats-Majors, les ambulances, les mairies » (p. 64). On peut lire des passages de même genre aux pages 39, 81, 85, 94, 183 (« La répression jésuitique fut atroce »), 221, 222. Citons enfin la réflexion de l'auteur à propos du massacre du deuxième groupe d'otages : « Mais ces gendarmes, ces policiers, ces prêtres, qui, vingt années durant, avaient piétiné Paris, représentaient l'Empire, la haute bourgeoisie, les massacreurs, sous la forme la plus haïe » (p. 353).

Notons que les jugements portés sur l'Empire et certains hommes politiques, comme Thiers (p. 81), Trochu, Gambetta lui-même, appellent des réserves. La haine partisane fausse le jugement.

En résumé, *l'Histoire de la Commune de 1871* est une justification de la révolution par la violence. Elle fut écrite par un communiste ayant le nom. Les jugements portés sur les événements et les personnes sont souvent simplistes et sommaires, presque toujours inspirés par la haine.

Témoin des événements comme journaliste, l'auteur note cependant quelques détails intéressants (p.e. le rôle de la franc-maçonnerie durant la Commune, p. 235). Mais l'ensemble ressemble trop à un journal surchargé de faits divers et de noms propres qui n'ont aucun intérêt pour le lecteur ordinaire. La lecture en est pour cela plutôt fastidieuse.

Enfin, cet ouvrage détestable est à rejeter sans hésitation.

Eugène KITTLER, c.s.sp.

SOUBRIER (Jacques).

Savanes et Forêts. Ill. de 50 héliographies d'après les clichés de l'auteur. Couv. de Ch. Boré. Paris, Susse [1945]. 185 p. hors-texte 21.5 cm. (Coll. *Voyages et Aventures*).

91(66)

Pour adultes

Volume palpitant d'intérêt de la première page à la dernière ; il procurera une lecture agréable et instructive au lecteur en quête d'aventures. L'auteur, souvent au risque de sa vie, a visité plusieurs peuplades d'Afrique à peine civilisées et parfois décidément barbares. Son itinéraire comprend surtout le Sénégal, le Soudan, la Côte d'Ivoire et le Libéria.

Soubrier raconte son téméraire voyage dans un style alerte et imagé. Son livre, farci de renseignements historiques, renferme une foule de faits étranges de la brousse africaine ; notons à ce propos le dramatique enterrement fétichiste au pays Bolo, l'excitante chasse à l'éléphant et l'acrobatie des jongleurs au Libéria. On trouve, dans ce texte, un don rare du portrait et de la description. En quelques mots imagés, l'auteur sait silhouetter le danseur bassari ou le chasseur coniaguis à l'affublement hétéroclite ; il décrit aussi bien « la physionomie tourmentée » de l'anthropophage que « le faciès énigmatique et sournois » du sorcier à la barbe nattée. Les villages de la brousse et la forêt tropicale ont trouvé en lui un artiste de la plume. Certaines pages sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

Dans la dernière partie de son volume, Soubrier esquisse la vie étrange de Dickner, avec qui il lie une amitié passagère. Ce dernier est un misanthrope qui a fui la société ; il est le seul blanc à habiter le Libéria où il subjugue, depuis dix ans, des milliers de nègres à la façon d'un dictateur.

Enfin, ce captivant récit de voyages est une remarquable étude de mœurs du noir contemporain. Quelques photographies osées et certains passages assez crus nous ont obligés aux restrictions qu'indique la cote morale.

R. LEGAULT

COOLEN (Georges).

Le Père Gérard Guilbert des Pères Blancs, lieutenant au 99e R.I.A., mort pour la France. Paris, Bloud et Gay [1945]. 226 p. hors-texte 19 cm. (*Belles Vies sacerdotales*).

92:2

Très belle biographie d'un prêtre-soldat. L'auteur présente ce héros authentique à travers sa correspondance au cours de ses années d'étude et de formation. Le procédé, loin de distiller l'ennui, nous assure ici un livre d'une lecture très intéressante.

GLORIEUX (Chan.).

Paul, apôtre du Christ Jésus. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 165 p. 11 x 14 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).
92:2

L'auteur nous présente la vie de Paul, apôtre du Christ, dans cette ambiance surnaturelle qui était le climat ordinaire des premières églises chrétiennes. Il attire l'attention sur le titre d'ouvrier dont s'enorgueillissait l'Apôtre : saint Paul est ainsi le patron des mouvements de la Jeunesse Ouvrière Catholique.

La Prédestination a joué un rôle essentiel dans l'existence de l'Apôtre des Gentils. Chacun des événements de sa vie est orienté vers la glorification du Christ. Pharisien selon la secte la plus stricte de cette religion, il étudie la Bible à l'école du maître le plus renommé de la Judée : Gamaliël. Cela devait le servir après sa conversion : « Passé maître dans la Loi, il leur fermait la bouche et ne leur laissait souffler mot. Ils avaient cru s'être délivrés de pareilles discussions en se débarrassant d'Étienne, et voilà qu'ils trouvaient un autre adversaire, plus redoutable encore qu'Étienne. » Le voici sur la route de Damas face à face avec le Christ. Le voile du temple de Jérusalem se déchire pour Paul. Des écailles tombent de ses yeux et son âme perçoit le Corps mystique de l'Eglise, dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres.

Dès lors, il est littéralement consumé par l'inquiétude du salut des âmes. Il travaillera inlassablement toute sa vie, bravant les périls les plus inimaginables pour réaliser le Corps mystique. Son apostolat ne se terminera qu'après sa quatrième mission, alors qu'il offre son sang pour le Christ qu'il a tant prêché, et pour tous ses frères, pour « ses petits enfants » qu'il a engendrés dans le Christ Jésus.

Élie GOULET

ROBBERECHTS (M.).

Charles Bouchard, fleur de pavé... fleur du ciel. Préf. de M. le chan. Cardijn. Paris, les Editions Ouvrières. 95 p. 19.5 cm.
92:2

Il est des vies de jeunes si rayonnantes et si dynamiques qu'elles sont une prédication vivante, un appel irrésistible au dévouement et à la vertu. La vie de Charles Bouchard est de celles-là.

Charles Bouchard est un spécimen authentique de ces adolescents dévoyés, de ces épaves vouées à la délinquance et au crime que l'Action catholique a transformées en militants héroïques.

Tous les jeunes aimeront ce petit volume bien plus passionnant qu'un roman, où les réflexions du chrétien convaincu se mêlent aux réparties désinvoltes du gavroche parisien.

Denis MONTBOISÉ

MARIGNY (Alfred de).

Ai-je tué ? Le monde est ma prison. Autobiographie. Montréal, Serge Brousseau, 1946. 437 p. ill. 21 cm. \$2.00 (\$2.25 par la poste).

92:3

Appelle des réserves

Film policier ? Roman d'aventures ? Un peu de cela mais d'abord autobiographie d'un épicurien, alimentée pendant 297 pages par le récit de ses conquêtes féminines, ses exploits sportifs, ses tentatives de business-man et ses voyages à travers les continents. Les 140 dernières pages sont consacrées à l'affaire proprement dite : l'assassinat du beau-père de l'auteur et le procès de celui-ci.

Cette lecture doit être déconseillée aux jeunes, que le récit de telles aventures pourrait griser et amener à se départir d'une saine raison, d'une claire et chrétienne vision du monde et de ses embûches. Pour les adultes avertis, il y aura un moment de franche sympathie à l'égard de cet homme, à l'occasion de son acquittement par la Justice anglaise.

L'intérêt redoublera à la nouvelle de son étrange bannissement de plusieurs territoires britanniques, et enfin de son arrivée à Montréal où l'auteur a trouvé auprès d'amis dévoués un havre sûr.

POL HAMOIR

QUINEL (Ch.) et MONTGON (A. de).

Un Prince charmant, Henri de Guise. Paris, Nathan, 1934. (Réimpr. par Variétés.) 191 p. ill. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

92:3

Voilà une belle histoire ! Ceux qui aiment les récits de combats, de complots, d'espionnage auront beaucoup de plaisir à lire cette biographie d'Henri de Guise. Les guerres de religion et les intrigues de cour sous Catherine de Médicis et Henri III servent d'arrière-plan.

Comme pour les autres volumes parus aux Editions Variétés, dans la *Collection Historique*, la présentation de l'ouvrage est attrayante et les nombreuses illustrations en rendent la lecture encore plus intéressante.

Denis MONTBOISÉ

ZAMANSKI (Joseph).

Henri Bazire. Paris, Lethielleux [1945]. 32 p. 18.5 cm. (Coll. *Publicistes chrétiens*). \$0.20 (\$0.25 par la poste).

92:8

AUTIN (Albert).

Ferdinand Brunetière. Paris, Lethielleux, 1945. 38 p. 18cm.
(Coll. *Publicistes chrétiens*). \$0.20 (\$0.25 par la poste).
92:8

La collection des *Publicistes chrétiens* présente deux grandes figures qui méritent de survivre : Henri Bazire et Ferdinand Brunetière, celui-là peut-être moins connu que celui-ci, mais non moins digne de l'être.

Ces tracts, à la fois intéressants et instructifs, offrent l'essentiel de la vie de ces énergiques soldats de la plume et de la parole.

André JANOËL

LIVRES POUR LES JEUNES

ECKER (J.).

Petite Bible illustrée de l'enfance ; nouv. éd. par le Père J. Griesbach, s.j., Bruges, Beyaert [1941]. 62 p. ill. 19.5 cm. (*Cours illustrés d'histoire sainte*).
J22.09

Tous les faits importants de l'Ancien et du Nouveau Testament condensés en soixante-deux pages. Chaque récit forme un paragraphe écrit en un langage adapté à la simplicité de l'enfance et le tout est agrémenté de nombreuses illustrations.

Espérons que les enfants jouiront des charmes de publications semblables de plus en plus nombreuses.

Denis MONTBOISÉ

SCHMID (Chanoine).

Geneviève de Brabant. Adaptation de Madame Pierre Dupuy. Ill. de Jaque. Montréal, Variétés [c1944]. 170 p. ill. 19.5 cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).
J83-4

Les jeunes lecteurs de 9 à 13 ans, et même plus âgés, seront touchés jusqu'aux larmes en lisant cette magnifique légende du Ve siècle.

Geneviève, enfant du duc et de la duchesse de Brabant, fut une charmante fillette qui reçut de sa maman une solide formation religieuse. C'est ce qui la sauva du désespoir lorsque, devenue jeune fille, ayant épousé le comte Siegfried, de terribles épreuves l'accablèrent après le départ de ce dernier pour la guerre contre les Mahométans. Les moyens dont Dieu se sert pour venir en aide à son humble servante portent à l'émerveillement.

De nombreuses illustrations du meilleur goût, un style simple et vivant, une présentation très soignée aident à faire encore mieux aimer cet émouvant récit.

Denis MONTBOISÉ

DAVIS (Robert).

Saïd et Grain-de-Poivre. Récit marocain. Ill. de Cyrus Le Roy Boldridge. Montréal, Variétés [1944]. 160 p. ill. 19.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

J 84-3

Les garçons s'intéresseront certainement beaucoup à cette histoire qui s'offre à eux dans une présentation soignée, avec de nombreuses illustrations. Le style est limpide et à la portée des jeunes. En lisant les aventures de Saïd et de son âne, ils s'instruiront sur les mœurs des nomades du Nord africain et, tout en se récréant, ils en tireront d'utiles leçons.

Denis MONTBOISÉ

GOLL (Claire).

Contes et légendes russes. Ill. de Jean Simard. Montréal, Variétés [c1945]. 55 p. ill. 26 cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

J84-3

Chaque fois qu'un éditeur présente un recueil de contes, si mince soit-il, et plus proche, par sa facture et son illustration, de l'enfance que de nous, je me demande sincèrement si l'auteur n'a pas voulu d'abord nous obliger à un retour vers une ingénuité toujours plus difficile à mesure que nous nous éloignons du monde des impressions immédiates. Et c'est exactement la première pensée qui nous retient à la lecture du livre de Claire Goll. J'oserais même dire qu'on ne peut goûter qu'à certains moments où l'imagination attend une nourriture rajeunie, la savoureuse simplicité des légendes russes. D'un choix très sûr, elles illustrent encore trop laconiquement l'esprit des « traditions » russes. Contes issus de la plèbe et fantaisies fantastiques sont habilement tissés sous un climat mi-oriental, mi-nordique : éternel balancement entre deux civilisations. A lui seul, le prologue, qui est une manière d'introduction au mystère du merveilleux, vaut bien en finesse le plus délicieux des contes. On ne peut s'empêcher de retrouver, à certains reflets de la couleur locale, à je ne sais quelle rude psychologie des personnages, une affinité frappante avec nos légendes canadiennes.

Le volume nous offre trop peu de matière pour déterminer l'apport de la légende russe à la légende canadienne. Mais peut-être sommes-nous encore les plus aptes à comprendre cette humble et forte poésie.

Maurice BLAIN

TRILBY (T.).

Une sainte, des démons et Kiki. Ill. de Manon Iessel. Flammarion [c1938]. (Réimpr. par Variétés.) 170 p. ill. 19 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

J84-3

M. Aranda, ingénieur au service d'un sultan des Indes, envoie ses trois enfants parfaire leur éducation en France. Leur mère, une princesse hindoue, est morte. Par un concours de cir-

constances étranges, Mlle Mancel, la « sainte », propriétaire de l'appartement où demeurent les enfants, devient leur bonne et finalement leur « mère ».

Trilby se révèle un très habile narrateur ; les vieilles demoiselles de l'ouvrage, la cuisinière bretonne, les enfants semblent vivre sous nos yeux.

L'ouvrage s'orne de gracieuses illustrations et d'une couverture des plus attrayantes.

Les jeunes apprécieront certainement ce roman.

Denis MONTBOISÉ

ACHARD (Eugène).

La Touchante Odyssée d'Évangéline. Trad. libre du poème de Longfellow, avec notes explicatives. T. I : En Acadie. Montréal, Librairie générale canadienne [1946]. 139 p. ill. 23.5 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

JC84-3

Eugène Achard offre une traduction libre du poème de Longfellow, avec notes explicatives. La traduction est d'un poète délicat et sensible, qui ne tombe pas dans la mièvrerie et qui manie une langue claire. Pour ce qui est des notes explicatives, elles occupent, presque toujours, plus d'espace que le texte du poème.

Roger CHEVALIER

ALEXANDRE (Marie).

« *Journal d'une petite réfugiée* » (De Paris à Montréal). Montréal, Librairie Générale Canadienne [1946]. 143 p. ill. 23.5 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

JC84-3

Une fillette avec sa grand-mère se réfugie au Canada au début de la Guerre mondiale II. La petite voyageuse puise sans relâche dans les vastes connaissances historiques et géographiques de son aïeule. Depuis le départ de Paris jusqu'à l'arrivée à New-York, la visite de Montréal, de Québec, ce n'est qu'un tissu de détails très intéressants sur l'histoire et la géographie.

Les fillettes et les petits garçons puiseront dans ce livre beaucoup de connaissances élémentaires sur le Canada et une partie des E.-U. Ils se plairont certainement à cette lecture.

Benoît BELCOURT

ALEXANDRE (Marie).

Trois Petites Filles dans une roulotte (D'un Océan à l'autre). Montréal, Librairie Générale Canadienne [1946]. 143 p. ill. 23.5 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

JC84-3

C'est le récit de trois petites filles qui avec leur institutrice font le merveilleux voyage de Vancouver à Gaspé.

Destiné aux fillettes, ce livre se recommande surtout par les détails géographiques qui y sont donnés sur le Canada. Les petits garçons se plairont moins à le lire : ce n'est pas leur genre.

Benoît BELCOURT

Revue

REVUES FRANÇAISES

* * *

L'Année théologique. Philosophie — Théologie — Spiritualité [Publication trimestrielle]. Paris, Lethielleux [1940-...]. 128 p. 23 cm. Directeur : R. P. Cayré, a.a. 7^e année, 1946, fasc. IV.

Cette publication trimestrielle s'avère fort intéressante, même nécessaire pour tous ceux qui s'occupent des problèmes de philosophie, de théologie et de spiritualité. Elle se divise en deux parties : *Études* et *Chroniques*. Il s'agit de haute doctrine et les collaborateurs sont des maîtres dans les questions qu'ils abordent.

Sans préjuger en rien de la valeur du reste du fascicule IV de l'année 1946, je signale aux penseurs de plus en plus nombreux qui scrutent, de nos jours, l'univers intentionnel de la volonté et les problèmes de l'amour, le travail du Père A. Marc, s.j. : *L'Homme et la femme*. Ce sont des réflexions chrétiennes sur l'amour humain. L'auteur, dont le lecteur connaît la culture, nous avertit qu'il s'agit des « propos d'un philosophe chrétien, non [de] ceux d'un théologien ». Ces propos sont à la fois profonds, subtils et lumineux. Ils traitent des formes diverses de l'amour, des relations de l'homme et de la femme au plan de la nature et au plan de la grâce, et enfin des relations extraordinaires au plan surnaturel.

Une autre étude exposera les fruits supérieurs de l'amour virginal. Nous l'attendons avec impatience. Bien des chrétiens trouveront dans les lignes du Père Marc la réponse à leurs points d'interrogation. Il y a là, dans un cadre intégral, une magnifique étude des problèmes métaphysiques de l'amour dans ses diverses réalisations analogiques.

* * *

Études [revue provisoirement mensuelle]. Paris, 15, rue Monsieur [1856-...]. 160 p. 24.5 cm.

Tome 251, no 11 ; décembre 1946.

Point n'est besoin de recommander les *Études* à nos lecteurs. Je me plais, tout de même à leur signaler, dans le numéro de décembre dernier, l'article d'Henri Mogenet : *Mariage et virginité*, qui s'en prend fort à propos à des thèses tendancieuses et même à certaines louanges maladroites du mariage qui risquent « de laisser une impression de dévaluation de la virginité ».

A souligner aussi les chroniques sur *l'Arrestation de Mgr Stépinac* et sur le *Congrès international de philosophie à Rome*.

Ces mentions ne signifient en aucune façon que le reste de la revue soit de moindre valeur ; elles indiquent simplement l'intérêt particulier que nous avons pris à ces articles. T. B.

VOICI...

Pour votre bibliothèque...

une liste des plus récents
volumes que recommande le
Service des Bibliothèques
de *FIDES*

BIBLIOTHEQUES

LE PETIT GUIDE DU BIBLIOTHÉCAIRE,

par C. H. Bach

Je Sers, \$0.60

128 p. ill. 1941.

Guide pour tous ceux qui sont chargés d'organiser une petite bibliothèque publique ou privée.

PHILOSOPHIE

LES VINGT-QUATRE THÈSES THOMISTES

par E. Hugon

Librairie Dominicaine, \$1.50

290 p. 1946.

L'ensemble de ces propositions constitue un véritable abrégé de toute la philosophie thomiste.

QUESTIONS RELIGIEUSES

L'AFFRONTLEMENT CHRÉTIEN,

par Emmanuel Mounier

La Baconnière, \$1.10

(Cahiers du Rhône)

104 p. 1944.

Petit livre dense et brûlant en réponse à ceux qui prétendent que le christianisme a dévirilisé l'homme.

LA RÉDEMPTION PAR LE SANG DE JÉSUS,

par Dom G. Lefebvre, o.s.b.

Desclée de Brouwer, \$1.25

222 p. ill. 1944.

Ce travail montre pourquoi et comment l'effusion du Précieux Sang joue un rôle indispensable dans l'œuvre rédemptrice accomplie sur la croix et continuée à l'autel.

A LA TRINITE PAR L'HOSTIE,

par Dom E. Vandeur

Maredsous-Fides, \$1.00

204 p. 1946.

Le beau travail de Dom Vandeur aidera les âmes à mieux pénétrer le mystère des deux Présences réelles en nous : la Présence de la Grâce, la Présence eucharistique.

LE MYSTÈRE DU SALUT DES NATIONS,

par Jean Daniélou

Le Seuil, \$1.00

(La Sphère et la Croix)

150 p. 1946.

Devant l'offensive du paganisme, le problème missionnaire est à nos portes, il se pose chez nous. Le communisme est peut-être son aspect le plus saillant.

LE FONDEMENT THÉOLOGIQUE DES MISSIONS,

par Henri de Lubac, s.j. Le Seuil, \$0.75
(La Sphère et la Croix) 110 p. 1946.

Cet ouvrage est des plus actuels. Il expose les fondements doctrinaux d'un apostolat qui doit être plus que jamais universel.

LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE,

par Paul L'Ermite Lévrier, \$1.00
156 p. 1946.

Ses grandeurs. — Son culte.

LE CHRIST DANS SES MYSTÈRES,

par Dom Columba Marmion, o.s.b. Maredsous, \$1.75
496 p. 1946.

Un autre classique de la spiritualité chrétienne. L'auteur a bien mérité le titre de « docteur » de la vie spirituelle.

LA SAINTE MESSE,

par le Dr Pius Parsch Beyart-Fides, \$2.00
304 p. 1945.

Son histoire. Sa liturgie. Dans ce livre, les fidèles trouveront une connaissance plus approfondie des prières qu'ils aimaient déjà.

SCIENCES SOCIALES — EDUCATION

TON MILIEU,

par R.-E. Llewellyn, ptre Fides, \$0.60
(Ta mission aujourd'hui) 186 p. 1946.

Cet ouvrage complète admirablement « Ta personne » et s'impose à l'attention de toutes les jeunes filles. Sans contredit, un livre de chevet.

MAMANS, AVEC ÉNERGIE,

par Marie-France Centre Familial, \$0.75
150 p. ill. 1946.

Vous trouverez dans ces pages la finesse et la clairvoyance de la psychologie la plus avertie, sans fatras scientifique, avec en plus, l'indication des ressources uniques de la grâce, sans prêcher superflu. De la vraie vie !

NOTRE QUESTION NATIONALE, tome III,

par Richard Arès Action Nationale, \$1.00
234 p. 1947.

Après avoir exposé dans ses précédents volumes, les positions qu'une sociologie respectueuse de l'intelligence et de la morale nous impose comme les seules acceptables sur la nation et le nationalisme, l'auteur nous apporte maintenant ce qu'elles signifient concrètement pour nous, Canadiens français.

MARIAGE

INTELLIGENCE ET CONDUITE DE L'AMOUR,

par René Biot et autres

Desclée de Brouwer, \$0.90
136 p. 1945.

Les auteurs dégagent à travers l'unité surnaturelle qu'est l'homme baptisé, le vrai sens de l'Amour.

MÉMOIRES D'UNE SAGE-FEMME,

par Lisbeth Burger

Ed. Familiales-Fides, \$2.75.
390 p. 1946.

Cet ouvrage, en dépit de quelques pages regrettables, rendra aux adultes des services signalés.

BEAUX-ARTS

LA BONNE CHANSON, album no 7,

par C.-E. Gadbois, ptre

St-Hyacinthe, \$1.00, rel.: \$1.50
300-350 p. ill. 1946.

LITTERATURE

LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE,

par Rudyard Kipling

Mercure de France, \$1.00
160 p. 1946.

Ce livre de la jungle nous présente de petits chefs-d'œuvre qui ravivent en nous la flamme de la jeunesse et de l'aventure.

MARIA CHAPDELAINE,

par Louis Hémon
(Nénuphar)

Fides, \$1.25
190 p. 1946.

Aujourd'hui que l'œuvre s'est dégagée des contingences de temps et de lieux, affranchie de la surprise des exégèses et interprétations, de l'exactitude même du réalisme dans ce qu'il comporte de restreint et de mortel, elle éclate, pure et émouvante.

L'HÉRITAGE,

par Ringuet

Variétés, \$1.25
182 p. 1946.

Le talent de Ringuet s'affirme dans ces contes savoureux qui transportent le lecteur du Canada à Tahiti.

HISTOIRE — GEOGRAPHIE

ESQUISSE AMERICAINE,

par Raymond Tanghe

Fides, \$1.35
232 p. 1947.

L'auteur recherche, définit, évalue les forces multiples qui, après avoir contribué à la formation des Etats-Unis, jouent encore dans la vie du pays un rôle déterminant.

PORTRAITS DE MANDCHOURIE,

par Fernand Schetagne, p.m.é. Fides, \$1.00

152 p. 1946.

Une délicieuse galerie de portraits chinois croqués sur le vif.

BIOGRAPHIES

LE RAYONNEMENT DE PIER-GIORGIO FRASSATI,

par Robert Claude, s.j. Casterman, \$1.75

(Le Christ dans ses témoins) 180 p. ill. 1946.

Un tranche vivante d'influence chrétienne. Un livre précieux pour les militants d'Action catholique avides d'influence apostolique et soucieux d'un « christianisme de choc ».

POUR LES JEUNES

CONTES ET LÉGENDES RUSSES,

par Claire Goll Variétés, \$0.75

56 p. ill. 1945.

MONIQUE À MADAGASCAR,

par Max Mezger L'Amitié-Fides, \$1.00

(Heures Joyeuses)

296 p. ill. 1946. rel.: \$1.25

FORT CARILLON,

par Georges Ferney Alsatia, \$0.90

(Signe de Piste)

256 p. ill. 1942.

LE MANOIR OUBLIÉ,

par Louis Simon Presses d'Ile-de-France,

(Message caché)

Fides, \$0.90

192 p. ill. 1944.

LA CASE DE L'ONCLE TOM,

par H. Beecher-Stowe F. Nathan, \$1.50 (relié)

(Oeuvres célèbres)

190 p. 1946.

LONGUE PISTE,

par Roland-Denis Alsatia, \$0.90

(Signe de Piste)

164 p. ill. 1938.

OULGWY DES SABLES VERTS,

par Jean Vergriette Alsatia, \$0.65

(Toison d'or)

180 p. ill. s.d.

RADIOPOLIS,

par O. Hanstein F. Nathan, \$1.50 (relié)

(Aventures et Voyages)

256 p. ill. 1946.

FRANÇOIS LA TRICOTEUSE,

par A. Lachapelle d'Apchier L'Amitié-Fides, \$0.45

48 p. ill. 1944.

LE BEAU D'ARTAGNAN ET SON ÉPOQUE,

par A. de Montgon F. Nathan, \$1.25

(Vies aventureuses)

190 p. ill. 1946.

Oeuvre St-Augustin

(Suisse)

ZUNDEL (Maurice)

LE POÈME DE LA SAINTE LITURGIE. 436 p. \$1.75

L'ÉVANGILE INTÉRIEUR. 170 p. \$0.90

FELDER (Dr Hilarin)

JÉSUS DE NAZARETH. 484 p. \$2.25

AUBRY (James)

FÊTES DE L'ÉGLISE. 276 p. \$1.75

BOILLAT (Fernand)

LA SOCIÉTÉ AU SERVICE DE LA PERSONNE. 454 p.
\$2.25

DARBELLAY (Jean)

LA RÈGLE JURIDIQUE. (Son fondement moral et social.)
320 p. \$3.00

LE POÈTE ET LA CONNAISSANCE POÉTIQUE. 296 p.
\$3.00

STOCKER (Dr A.)

LES RÊVES ET LES SONGES. (Psychologie de la pensée
nocturne.) 342 p. \$2.25

DES HOMMES QUI RACONTENT LEUR ÂME. 286 p.
\$1.75

MICHELET (Marcel)

LES BÉATITUDES. 226 p. \$1.00

LA-HAUT CHANTANT LA MONTAGNE. (roman) 318 p.
\$1.75

LE VILLAGE ENDORMI. (roman) 226 p. \$1.50

PIE XII

VERS UNE PAIX JUSTE ET DURABLE. (Messages de
Noël.) 128 p. \$0.60

DISCOURS AUX JEUNES ÉPOUX. 224 p. ill. \$2.25

Tous ces volumes sont en vente à
FIDES, 25 est, rue St-Jacques, Montréal, 1. PL. 8335.

Jeu dramatique

Publications du *Centre dramatique* dirigé par Léon Chancerel.

Histoire du théâtre

FUCHS (Max)

PRÉCIS DE LITTÉRATURE THÉÂTRALE. (2 volumes)

1. Le théâtre français. \$1.10
2. Le théâtre antique. \$1.40

Doctrine et technique

CHANCEREL (Léon)

JEUX DRAMATIQUES DANS L'ÉDUCATION. \$0.75

CAHIERS D'ART DRAMATIQUE. Collection de 10 cahiers, (1945-1946), \$6.00

PROSPERO. (Les arts et métiers du théâtre.) 8 cahiers.

- Architecture et décoration. (XVIIe siècle.) \$0.45
- Du Public. \$0.40
- Architecture et décoration. (XVIIe siècle) \$0.40
- Architecture et décoration. (Du XIXe siècle à nos jours.) \$0.75
- Le masque I. \$0.60
- Le masque II. \$0.60
- Le costume tragique I. \$0.50
- L'illustre théâtre sous la botte. \$0.50

Publications du Centre d'expression

PAIX SUR LA TERRE. Noël routier. \$0.60

JEU DE LA FARANDOLE. \$0.35

QUAND SAINT PIERRE JOUE AUX DÉS. \$0.25

DANS LE VENT DU PLATEAU. \$0.30

FANTAISIES DRAMATIQUES. \$0.75

OISEAUX... MES PETITS FRÈRES. \$0.60

L'ÉTOILE DES MAGES A DISPARU. \$0.30

NOËL DU COMLOT DIABOLIQUE. \$0.40

Répertoire de l'illustre Théâtre

LES SEMEURS DE SEL. \$0.25

LA GRANDE BOITERIE. \$0.35

LE JEU DU TRAVAIL. \$0.50

BIBLIOGRAPHIE DU CENTRE DRAMATIQUE. \$0.30

Publications des *PRESSES D'ILE-DE-FRANCE*,
distribuées exclusivement au Canada par
FIDES, 25 est, rue St-Jacques, Montréal.

Jeu dramatique

(répertoire)

Farces, comédies, tragi-comédies, drames sacrés :

- ANTIGONE. \$0.65
LA FARCE DU CHAUDRONNIER. \$0.25
L'IMPROMPTU DU MEDECIN. \$0.35
LES IRASCIBLES. \$0.30
LES MEFAITS DE LA CURIOSITÉ. \$0.20
LA FARCE DES MOUTONS. \$0.50
UN TRÉSOR EST CACHÉ DEDANS. \$0.25
PICROCHOLE OU LES COQUECIGRUES. \$0.25
PERVENCHE OU LE JEU DE SAINT COGOLIN. \$0.45
LE POISSON-FÉE. \$0.30
LE COMÉDIEN AUX CHAMPS. \$0.15
KIKI-KOKO. \$0.25
LE TAMBOUR DE ROQUEVAIRE. \$0.25
LA FARCE DES TROIS BOSSUS. \$0.30
LE PLAISANT VERDICT OU LES NOCES IMPROMPTUES. \$0.25
LE NOËL DES ANGES. \$0.75

Jeux dramatiques :

- JEU DE LA MALADIE. \$0.25
JEU DES CORSAIRES. \$0.35
NOTRE-DAME DES RAMONEURS. \$0.25
L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS. \$0.25
JEU DES AYACKS. \$0.60
JEU DU ROI LEAR. LE JEU DU BLÉ. \$0.50
JEU DU SAC. \$0.45
PERCEVAL OU LE DESTRIER PALADIN. \$0.25
LA CHEMISE DE L'HOMME HEUREUX. \$0.25
LA FILLE, d'après La Fontaine. \$0.25

Récitations chorales :

- CHANT DE LA ROUTE, ROI RENAUD, CANTIQUE
DE LA BONNE MORT, NOCTURNE. \$0.25
COMPLAINTÉ DE CORNOUAILLE, COMME ELLE
ALLAIT À LA RIVIÈRE. \$0.20
AU PARADIS, LE PHARE. \$0.15
ORENS, L'ORPAILLEUR. \$0.25
LES MARIS MORFONDUS, FONDUS OU REFONDUS.
LA FILLE DE TROGOFF. \$0.25
LA GOUTTE DE MIEL. LE TAMBOURIN DE VE-
LOURS. LES VRAIS GARÇONS. \$0.45
FRÈRE CLOWN. \$0.20

Publications des *PRESSES D'ILE-DE-FRANCE*,
distribuées exclusivement au Canada par
FIDES, 25 est, rue St-Jacques, Montréal.

Editions Spes

YVER (Colette)

L'HUMBLE SAINTE BERNADETTE. 254 p. \$1.25

BELLOUARD (P.-M.-A.), o.p.

ÂMES ET PROBLÈMES. 284 p. \$1.25

SOLAGES (Mgr de)

LE CHRISTIANISME DANS LA VIE PUBLIQUE. 252 p.
\$0.75

PLUS (Raoul), s.j.

COMMENT PRÉSENTER LE CHRIST À NOTRE
TEMPS. 158 p. \$0.80

LA SIMPLICITÉ. 104 p. \$0.65

BESSIERES (Albert), s.j.

AINSI PARLAIT BAYART. 254 p. \$1.25

L'ÉVANGILE DU CHEF. 276 p. \$1.10

DUHOURCAU (François)

JÉSUS-CHRIST. 370 p. \$1.75

ROFFAT (Claude)

MAÎTRES ET MODÈLES D'ACTION CATHOLIQUE :
S. Paul, S. François d'Assise, S. Vincent de Paul, Fré-
déric Ozanam. 206 p. \$0.75

SCHWOB (René)

ITINÉRAIRE D'UN JUIF VERS L'ÉGLISE. 222 p. \$0.80

Ouvrages de Robert KOTHEN sur la

SOCIOLOGIE

VERS UNE MYSTIQUE FAMILIALE. 240 p. \$1.50

Histoire des théories sociales :

LES ÉCOLES SOCIOLOGIQUES. 180 p. \$2.00

LES THÉORIES ÉCONOMIQUES CONTEMPORAI-
NES. 210 p. \$2.00

LA PENSÉE ET L'ACTION SOCIALES DES CATHOLI-
QUES. 1789-1944. 600 p. \$5.00

LE SOCIALISME. 288 p. \$3.00

Ces volumes sont en vente à
FIDES, 25 est, rue St-Jacques, Montréal, 1. PL. 8335.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- ACHARD (E.), *La Touchante odyssee d'Évangéline*, J, 63.
- ALEXANDRE (M.), *Journal d'une petite réfugiée*, J, 63.
- ALEXANDRE (M.), *Trois petites filles dans une roulotte*, J, 63.
- ALMERAS (C.), *Le mariage heureux*, 40.
- AUTIN (A.), *Ferdinand Brunetière*, 61.
- BAUDELAIRE (C.), *Charles Baudelaire*, 47.
- BENOÎT-GUYOD (G.), *Navigateurs du temps jadis*, 43.
- BERNOVILLE (G.), *L'épopée des Lucs*, 55.
- BOIS (J.-S.-An.), *Psychologie pour tous*, B, 35.
- CARDIJN (J.), *Les jeunes travailleurs en face du mariage*, 37.
- CERAN (C.), « *Bifur 3* », B, 46.
- CHANSON (P.), *L'œuvre de chair*, B, 41.
- COOLEN (G.), *Le Père Gérard Guilbert*, 58.
- *** *Croisade de pureté*, 36.
- DARMONT (P.), *Paméla*, 46.
- DAVIS (R.), *Saïd et Grain-de-Poivre*, J, 62.
- DEKOBRA (M.), *Sept ans chez les hommes libres*, M, 50.
- DUMAS (A.), fils, *La Dame aux camélias*, M, 19.
- ECKER (J.), *Petite Bible illustrée de l'enfance*, J, 61.
- FESSARD (G.), *France, prends garde de perdre ta liberté*, B, 42.
- FLAUBERT (G.), *Madame Bovary*, A l'Index, 16.
- FRANÇOIS (Saint), *Les plus beaux textes de saint François*, 42.
- FRISON-ROCHE (R.), *Premier de cordée*, 48.
- GEUZER (Chan. de) et GILLOZ (Abbé J.-B.), *L'Agonie de Jésus*, 37.
- GLORIEUX (Chan.), *Paul, apôtre du Christ Jésus*, 59.
- GOLL (C.), *Contes et légendes russes*, J, 62.
- *** *Ité*, 36.
- JAGOT (P.-C.), *Comment on devient hypnotiseur*, B?, 35.
- *** *Karl Marx ou Jésus-Christ*, 27.
- LACROIX (C.), *Pour mieux comprendre nos enfants*, 43.
- LAMARTINE, *Alphonse de Lamartine [Poésies choisies]*, 48.
- LAMARTINE (A. de), *Geneviève*, B, 49.
- LECLERCQ (Chan. J.), *Trente méditations sur la vie chrétienne*, 36.
- LEFEBVRE (L.), *Léon Bloy*, 49.
- LISSAGARAY, *Histoire de la Commune de 1871*, M, 56.
- MARIGNY (A. de), *Ai-je tué ?*, B?, 60.
- MARTI (A.), *Grandes Inventions*, 44.
- MARTIGNY (P. de), *L'envers de la guerre*, 53.
- MONTCHEUIL (Y. de), *L'Eglise et le monde actuel*, 39.
- MOUNIER (E.), *L'affrontement chrétien*, B?, 38.
- NAZIER (Dr J.-P.), *Education sexuelle*, M, 44.
- PANGE (J. de), *Mes Prisons*, 50.
- *** *Primera Semana interamericana de Accion catolica*, 38.
- QUINEL (C.) et MONTGON (A. de), *Un Prince charmant : Henri de Guise*, 60.
- RAYNAUD (Edgard), « *...Et j'ai vécu de nouveau* », 51.
- *** *Resena de la Primera Semana interamericana de Accion catolica*, 38.
- RINGUET, *L'Héritage*, 30.
- ROBBERECHTS (M.), *Charles Bouchard*, 59.
- RODE (Henri), *Le chariot de jeunesse*, D, 49.
- RUSZKOWSKI (André), *PH contre Gestapo*, 47.
- SCHMID (Chan.), *Geneviève de Brabant*, 61.
- SEVIGNY (Major Pierre), *Face à l'ennemi*, 54.
- SELVINSKI, FICH (et autres), *Filles du peuple russe*, 55.
- SOUBIER (Jacques), *Savanes et Forêts*, B, 58.
- TRILBY (T.), *Une sainte, des démons et Kiki*, J, 62.
- TRUDEL (Marcel), *Vézine*, 51.
- VEILLEUX (Abbé Pierre), *Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres en Gaspésie*, 41.
- VILLENEUVE (Card. J.-M.-R.), o.m.i., *Le Baptême*, 39.
- ZAMANSKI (Joseph), *Henri Beziere*, 60.

LE CITOYEN CANADIEN-FRANÇAIS

Esdras MINVILLE

« Avec une clarté et une netteté incisives [l'auteur] précise les normes de la formation du citoyen canadien-français, il en trace les caractéristiques... C'est l'instrument de travail le plus parfait que puissent trouver les éducateurs de notre jeunesse, quel que soit le champ de notre apostolat. » Fr. M.-Alcantara Dion, o.f.m. (préface).

618 pages en 2 volumes, format 5¼ x 8¼ : \$3.25 (fr.: \$3.50)

relié : \$5.00 (fr.: \$5.25)

VOYAGEUR DU CHRIST

S. E. Mgr Gabriel BREYNAT, o.m.i.

L'épopée des missionnaires oblats dans le grand Nord canadien. De la vie ardente et aventureuse où les anecdotes crépitent sans interruption.

Deuxième volume de la série « **Cinquante ans au pays des neiges** ».

388 pages dont 16 de hors-texte : \$1.50 (fr.: \$1.65)

relié : \$2.50 (fr.: \$2.65)

SAINT NOËL CHABANEL

R. P. Alfred RAYMOND, s.m.

« Jolie et pieuse biographie qui, malgré la pénurie relative de documents, fait bien revivre le martyr et le place adroitement dans les divers milieux où il s'est sanctifié. » Un Père jésuite.

« Votre ouvrage a une réelle valeur et on voit que vous avez eu le souci de présenter une biographie complète, exacte, où les caractéristiques du saint : fidélité, courage, bravoure, doivent être retenues par le lecteur. » Une grande maison d'éditions parisienne.

151 pages : \$0.75 (fr.: \$0.85)

relié : \$1.75 (fr.: \$1.85)

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH

1ère édition : 40,000 exemplaires.

Abbé Paul Lacouline, D. Th., professeur d'Écriture Sainte à l'Université Laval.

Cet écrit est sûrement du nouveau dans son genre. L'auteur dit clairement ce que sont les Témoins de Jéhovah, il étale leurs principaux points de doctrine, ou plutôt, leurs principales hérésies et leurs sottises les plus monstrueuses ; puis, il réfute le tout avec un enseignement théologique facile et le rappel des textes les plus clairs de la Bible.

« Je m'empresse de retenir 10,000 exemplaires de votre brochure... Je vous félicite de votre beau travail... » (Mgr J.-R. Gagnon, directeur diocésain de l'Action catholique pour le diocèse de Nicolet.)

Prix : \$0.10, l'unité ; \$1.00, la douzaine ; \$6.00, le cent ; \$50.00, le mille

Les frais d'expédition sont en plus.